

5891

Collection Heyse



# PIERROT

## CHIEN DE BELGIQUE

PAR  
WALTER A DYER

TRADUIT PAR  
FANNY MATHOT

PARIS  
POLLENDORFF  
EDITEUR  
1916

# Pierrot chien de Belgique

Walter Alden Dyer



Paul Ollendorf, Paris, 1916

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026



# PIERROT CHIEN DE BELGIQUE

PAR  
WALTER A DYER

TRADUIT PAR  
FANNY MATHOT

PARIS  
POLLENDORFF  
ÉDITEUR  
1916



# PIERROT CHIEN DE BELGIQUE

PAR  
WALTER A DYER

TRADUIT PAR  
FANNY MATHOT

PARIS  
POLLENDORFF  
ÉDITEUR  
1916

# TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

---

[PRÉFACE](#)

[INTRODUCTION DE L'AUTEUR](#)

[CHAPITRE PREMIER](#)

[CHAPITRE II](#)

[CHAPITRE III](#)

[CHAPITRE IV](#)

[CHAPITRE V](#)

[CHAPITRE VI](#)

[CHAPITRE VII](#)

## PRÉFACE

---

*Depuis l'époque la plus reculée de l'Histoire, le chien est le plus sincère et le plus dévoué compagnon de l'homme.*

*Le robuste mâtin qui défend la ferme ; le vigilant « berger » qui garde le troupeau ; l'infatigable chien de trait qui aide l'homme dans les fertiles campagnes des Flandres comme dans les régions glaciales ; le Saint-Bernard qui sauve les victimes des neiges qu'accumulent les avalanches, ou des flots que fait surgir l'inondation, sans citer le chien de chasse dont les merveilleuses facultés nous déconcertent et le chien de l'aveugle qui nous attendrit par son attitude résignée et méditative, tous sont dignes de notre admiration et de notre sollicitude.*

*Le chien a pris une grande place dans notre existence : enfants, nous en faisons le jouet docile de nos caprices ; hommes, nous l'associons à toutes les manifestations de la vie domestique et ce sont là des raisons suffisantes pour que nous l'aimions, cet animal qui a avancé si loin les bornes de l'instinct qu'on le confond avec l'intelligence.*

*Il a fallu qu'un grand fléau, un grand cataclysme ; qu'une guerre gigantesque s'abattit sur le monde pour nous faire apprécier que notre dévoué compagnon peut aussi participer à notre vie sociale. De chien de police il est devenu chien de guerre, traînant la mitrailleuse dans le bruit et la mêlée des batailles, pour se faire, après le combat, l'auxiliaire conscient de l'ambulancier.*

*Pour perpétuer la vie des héros, nous écrivons leur panégyrique ; pour faire valoir le mérite et les vertus de notre meilleur et plus fidèle ami aux*

*jours de joie comme aux jours de tristesse, nous n'avons jamais songé à écrire l'histoire d'un de ces héros muets et modestes qu'est le chien.*

*La grande guerre a donné à M. Walter A. Dyer l'occasion de combler cette lacune. Il a décrit en termes à la fois simples et touchants, qui attendriront les petits comme les grands, l'histoire glorieuse de Pierrot, ce chien de Belgique. Il nous a conté avec pittoresque et sincérité la vie calme qu'il menait à la ferme de ses maîtres (car Pierrot n'était pas un chien aristocratique), son existence de travail laborieux, puis sa belle carrière... militaire ! Le tout si empreint d'esprit d'observation minutieux, qu'à lire ces lignes on revit l'existence paisible du brave métayer brabançon dont le labeur quotidien est partagé entre la ferme des champs aux grands horizons ondulés et le marché agité de la capitale.*

*L'histoire de Pierrot aurait au reste été celle de tous ses congénères si les hasards du sort et de la naissance les avaient mis à sa place.*

*Cependant, si certaines circonstances de la vie des bêtes, comme de celle des hommes, ont une influence sur leur destinée, on peut dire que Pierrot n'a pas échappé à la sienne. Ne fut-il pas élevé à Waterloo ? humant à plein museau, aux heures apaisantes de la sieste, l'âpre vent de gloire qui balaie la grande plaine, tombeau de l'Epopée...*

**FANNY MATHOT.**

*New-York, le 15 février 1916.*



## INTRODUCTION DE L'AUTEUR

---

LA BELGIQUE GÎT TERRASSÉE ET SANGLANTE. LES HORDES GUERRIÈRES SE SONT RUÉES À TRAVERS SES PRÉS UNIS ET FERTILES.

LE LONG DE SES PAISIBLES COURS D'EAU LES CRÉATURES DE DIEU ONT FAIT COULER LEUR SANG. SOUS SES GRANDS ARBRES ONT ÉCLATÉ LES FOUDRES DE LA HAINE DES HOMMES.

SON ROI ET SES BRAVES SOLDATS SE SONT BATTUS POUR SAUVER CE QUI ÉTAIT LEUR BIEN ; ACCABLÉS PAR LE NOMBRE ILS ONT DÛ SE RETIRER ET LAISSER LEUR Riant PAYS SOUFFRIR DE LA DÉSOLATION QUI FUT TOUJOURS L'AMBITION DU CONQUÉRANTS.

SES VIEILLES CITÉS FUMENT. LA PROSPÉRITÉ DES TEMPS PASSÉS EST À JAMAIS DÉTRUITE.

LA BELGIQUE GÎT GÉMISSANTE.

PAR-DESSUS LA MER NOUS AVONS ENTENDU LES HOMMES ET LES FEMMES SE LAMENTANT PARMI LES RUINES DE LEURS MAISONS, HONNÊTES CITADINS, MODESTES CAMPAGNARDS, WALLONS ET FLAMANDS QUI NE PENSAIENT PAS À MAL ET N'AVAIENT COMMIS AUCUN MÉFAIT. ET PARMI LES CRIS D'ANGOISSE ET DE DÉSESPOIR VINRENT JUSQU'À MOI LES PLEURS D'UNE PETITE FILLE NOMMÉE LISA ET LA VOIX D'UN VIEUX CHIEN QUI CHERCHAIT SON MAÎTRE.

W. A. D.

---

# PIERROT

## CHIEN DE BELGIQUE

---

### CHAPITRE PREMIER

Dès le début les enfants l'appelèrent Pierrot ! Évidemment ce nom ne convenait pas à un chien flamand, mais voilà, sa maîtresse, mère Marie, était arrivée de Dinant où l'on parle le français et on le lui avait enseigné à l'école. À part cela, elle avait des amis français à Bruxelles et aimait beaucoup leur langue qui évoquait tout ce qui est chaud et méridional.

Elle avait souvent raconté aux enfants des histoires d'Arlequin, de Colombine et de Pierrot, et quand ceux-ci virent combien le jeune chien était

comique et  
maladroit et  
comme il  
avait l'air  
d'être  
affublé de  
pantalons  
larges et  
bouffants,  
Henri  
l'appela  
« drôle de  
Pierrot » et



petite Lisa battit de ses menottes potelées en riant aux éclats.

Un soir de printemps, Jean Van Huyk avait apporté Pierrot dans ses bras à la maisonnette et l'avait fait culbuter sur le plancher afin d'effrayer Henri et Lisa. Mais ils n'eurent pas de craintes, car Henri avait appris à ne pas avoir peur et Lisa avait pris d'abord le jeune chien pour un petit agneau. Immédiatement elle le saisit et essaya de le soulever jusqu'à sa petite poitrine dodue, mais Pierrot lui mordilla l'oreille et la fit crier de joie, puis s'échappant de ses bras, il s'avança en trébuchant vers Henri qui le renversa sur le dos et chatouilla son petit ventre rond. Sur quoi Père Jean s'esclaffa bruyamment tandis que Grand-Père s'affalait dans sa chaise.

Alors le vieux Luppe qui traînait la charrette à lait de mère Marie, depuis sept ans, hérissa son poil, bâilla formidablement, se dressa lentement sur ses pattes, abandonna la porte d'entrée et, d'une démarche fière, s'approcha de Pierrot, le flaira, puis se détourna avec un regard plein de dignité mécontente. C'est par cette cérémonie que Pierrot fut accepté et consacré membre de la famille.

C'était, en fait, parce que Luppe prenait de l'âge que l'on avait fait venir Pierrot. C'était chose triste que de songer au jour où le vieux compagnon ne serait plus capable de trotter vers la ville pour livrer le lait et le fromage, mais la Providence a mis d'étroites limites à la vie d'un chien, et, mère Marie aurait bientôt besoin d'un coursier plus jeune et plus fort.

Ainsi, un dimanche matin, père Jean avait fait mettre à Henri, ses plus beaux habits, car ils allaient en voiture à Bruxelles, au marché aux chiens, où se trouveraient quantité de



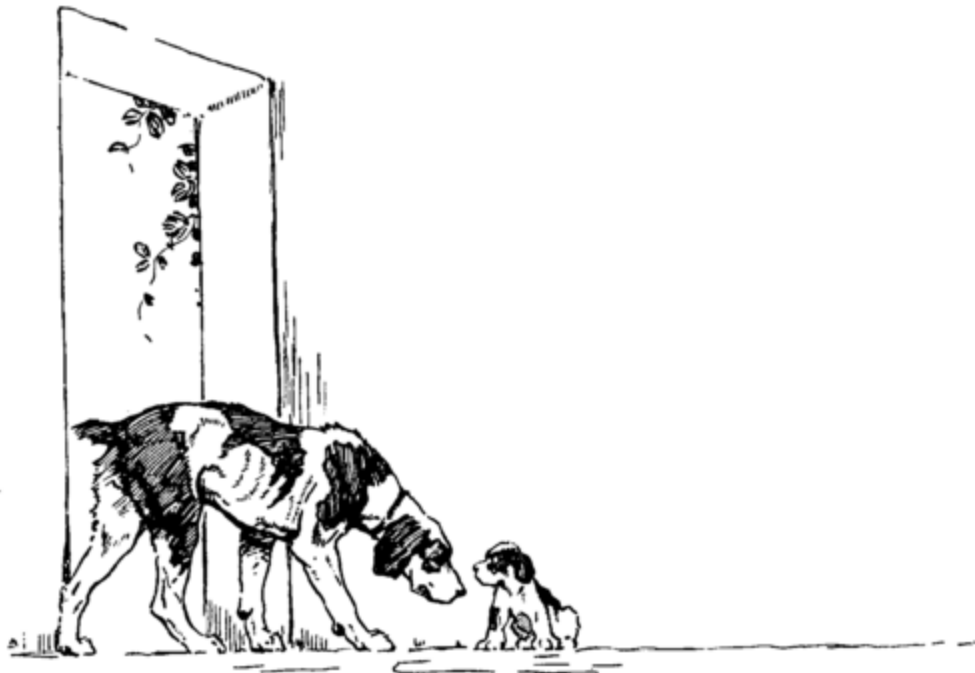
gens. Il ne paraît pas étrange aux Belges d'aller au marché le dimanche, car celui-ci est entièrement différent de ceux qui se tiennent en semaine ; ils en font une vacance en mettant leurs habits de fête.

Quand père Jean et Henri arrivèrent, la ville était déjà vivante et animée par le monde, ce qui, au gai soleil, leur apparut un spectacle amusant. Père Jean trouva un endroit pour attacher son cheval, puis ils se dirigèrent directement vers la Grand-Place. C'était un grand square pavé avec, tout autour, d'imposants bâtiments tels que l'Hôtel de Ville et la Maison du Roi. Il y avait beaucoup de monde sur la place et tout était animé, affairé et joyeux.

Un côté semblait être un grand jardin, car c'était le marché aux fleurs et les marchandes rivalisaient entre elles dans l'arrangement de leurs bouquets et de leurs plantes. C'était très beau et aussi cela sentait fort bon, à tel point qu'Henri fut

pris d'une  
sorte  
d'enchan-  
tement qui fit  
que père  
Jean dut  
l'emmener  
de force.

D'un  
autre côté  
du square, il  
y avait des  
perroquets,  
des



cacatoès, des serins et des oiseaux de toutes espèces dans de petites cages de bois. Quelques-uns des perroquets faisaient des efforts comiques pour parler comme les gens ; les oiseaux chanteurs sifflaient et faisaient des trilles et tout était gai et coloré, ce qui ravissait Henri. Mais à la maison ils avaient déjà un oiseau, et père Jean n'était pas venu pour en voir d'autres.

À la fin ils arrivèrent au marché aux chiens.

Cinq ou six cents chiens de tous âges et de toutes tailles et couleurs étaient debout, tirant sur leurs laisses ou couchés somnolents. Il y avait de grands et robustes chiens comme Luppe ; d'alertes schipperkes noirs ; des griffons bruxellois avec des têtes comme celles de petits vieillards barbus ;

des chiens de berger belges avec les oreilles pointues et dressées ; d'autres à poils bruns et courts et de superbes chiens noirs à longs poils ; toutes sortes de chiens, depuis les grands Danois jusqu'aux ridicules petits bassets. Il y avait des chiens qui avaient l'aspect de travailleurs avertis ; des mères au regard larmoyant ; de jeunes fanfarons pur sang proclamant très haut leur passion belliqueuse ; de maladroits, étourdis, adorables petits « cabots » âgés de quelques mois qui vacillaient sur leurs jambes écartées et flasques comme si elles étaient de gelée.



Henri vit une douzaine de chiens qui lui auraient parfaitement plu, mais père Jean était apparemment plus difficile à satisfaire, car il allait de groupe en groupe sans arrêter son choix. À la fin il dit à Henri qu'il ne pouvait pas trouver l'espèce dont il avait besoin et que mieux valait retourner à la maison que de prendre un chien qu'on ne pourrait pas bien dresser.

Henri jeta un regard désolé vers cette rangée de chiens assurément désirables et sa lèvre commença à trembler un peu. Aussi, père Jean, au lieu de rentrer de suite à la maison avec Henri, acheta quelques gâteaux pour dîner et lui promit de rester pour entendre le grand concert de l'après-midi, ce qui plut tant à Henri qu'il en oublia son désappointement.

À midi il se produisit un branle-bas général et beaucoup d'agitation à la Grand-Place, car le marché était fini et tous les vendeurs devaient quitter immédiatement.

Dans l'après-midi, le régiment vint en superbe uniforme et joua dans le kiosque une musique entraînante jusqu'à la tombée du jour, alors qu'Henri se sentait devenir très las.

Cela avait été une journée étonnante et Henri s'endormit cette nuit-là avec de gaies visions dansant devant les yeux et de la musique résonnant dans les oreilles. C'était assez de bonheur pour petit Henri, quant à père Jean il n'avait pas trouvé le chien qu'il convoitait.

Il  
connaissait  
la valeur de  
la véritable  
race et ne se  
souciait  
point d'en  
avoir d'autre.



Aussi père Jean décida-t-il un jour d'entreprendre un voyage pour voir le gros Auguste Naets, boucher à Vilvorde, renommé pour les chiens qu'il élève.

Auguste s'en vantait fort. Leur race, disait-il, remontait loin jusqu'au moyen âge, aux chiens employés par les ducs de Brabant pour la chasse aux sangliers. Il les appelait des mâtins, et il est vrai que pendant une centaine d'années, alors que d'autres les avaient élevés sans souci de leur croisement, le père d'Auguste, son grand-père et son arrière-grand-père avaient gardé la race pure. Ce, à tel point que quand la Fédération Nationale pour l'Élevage des Chiens de Trait fut fondée, il y a une douzaine d'années, elle estima que les efforts des Naets valaient un certificat de mérite et le leur avait décerné scellé de cinq cachets rouges. Auguste l'avait fièrement encadré et accroché dans sa boutique.

Des cent mille chiens ou plus, qui sont employés en Belgique comme chiens de trait, aucun n'était plus accompli que ceux que père Jean trouva dans les chenils d'Auguste Naets. C'étaient de grandes bêtes avec quelque chose en eux qui rappelait le Saint-Bernard, mais avec de plus petites têtes et le corps mieux pris. Comme couleurs, ils étaient de toutes espèces de combinaisons de noir, blanc, fauve ; Auguste prétendant que la couleur ne signifiait rien pour un chien de charrette. Leurs oreilles étaient longues et tombantes et leurs queues avaient été écourtées quand c'étaient des *chiots*, afin de ne pas les gêner dans les harnais. Ils auraient été plus beaux avec de longues queues, mais Auguste faisait de l'élevage dans un but utilitaire plutôt qu'esthétique. Il fut un temps où les propriétaires de chiens en Belgique leur taillaient les oreilles pour les faire tenir dressées et en pointes, mais on découvrit qu'au cours de leur travail continu à l'extérieur en hiver, la pluie, la neige fouettant dans leurs oreilles étaient cause de douleurs et les

rendaient parfois sourds, aussi l'habitude de les priver de cette protection naturelle fut-elle abandonnée.

Les chiens d'Auguste, comme les autres de leur race, étaient infatigables et vigoureux. Ils pouvaient aisément traîner deux cents kilogrammes, quoique cent kilogrammes soient considérés être la charge habituelle pour un chien. Trois chiens attelés à une charge de cent quatre-vingts kilogrammes peuvent courir ainsi, à un trot rapide et régulier, pendant des lieues sans lassitude apparente.

Père Jean aimait les chiens et il aurait pu rester toute la journée avec Auguste dans ses chenils, mais pour Auguste, les affaires étaient les affaires et, finalement, il persuada père Jean de payer un bon prix pour un semblant de petit gueux de la dernière nichée. C'était Pierrot !

« Il a les pattes larges et les os gros », disait Auguste. « Cela veut dire qu'il deviendra grand et vigoureux et vivra de longues années comme mon Jacques », et il désignait le superbe mâle qui régnait sur ses chenils.

Ainsi père Jean emmena le cocasse, maladroit jeune petit chien avec lui à la maisonnette au toit de tuiles qu'il avait construite pour sa fiancée, dix ans auparavant et où Henri et petite Lisa étaient nés.

Les Van Huyk étaient gens sobres, industriels, économes et prospères parmi leurs voisins. En Belgique, un paysan est toujours un paysan et il subsiste une large barrière dressée entre le riche et le pauvre, mais père Jean était propriétaire de sa petite métairie située à deux lieues de Bruxelles, sur la route de Waterloo, au delà de la forêt de Soignes, et tous y vivaient confortablement et étaient heureux.

C'était une région très agréable, avec de verts pâturages et des prairies, des blés ondoyants et des champs de seigle, et, comme ornements, des jardins potagers alignés de toutes parts, avec des routes droites, unies et dures, toutes conduisant à la ville entre deux rangées de grands ormes.

Père Jean cultivait son petit champ et aidé de Grand-Père, trayait les vaches et faisait le fromage pendant que mère Marie portait le lait à Bruxelles chaque matin, dans de grandes cruches en cuivre qu'elle maintenait propres et luisantes.



Plus loin de la ville, où les fermes étaient plus pauvres et plus éloignées du marché, les paysans portaient des blouses grossières et de lourds sabots ; ils vivaient pour la plupart de pain de seigle, de lard et de pommes de terre, et les vendredis, de riz au lait et de harengs saurs.

Tandis que père Jean et mère Marie portaient toujours des souliers de cuir quand ils allaient à la ville, les enfants portaient des sabots jaunes, avec lesquels ils déambulaient gauchement, afin d'épargner leurs souliers des dimanches, de même Grand-Père qui préférait ses sabots.

Mère Marie était une jeune femme plantureuse, à la figure fraîche avec une superbe et lourde couronne de cheveux bruns dorés qui étaient toujours proprement coiffés, peu importait qu'elle fût pressée ou non. Elle allait nue-tête, hiver comme été, excepté quand il pleuvait, alors elle se couvrait la tête de son châle. Elle portait une jupe courte et ajustée et un tablier blanc toujours propre.



Le dimanche, la famille allait régulièrement à la messe, habillée de ses plus beaux vêtements, et après cela se régalaient de gibier, d'œufs, de beurre et de fromage et de toutes espèces de légumes.

L'après-midi père Jean prenait son cornet et allait s'exercer avec sa société de musique, parfois il emmenait Henri.

C'était une société remarquable car tous les Belges sont amateurs de musique et petit Henri attendait impatiemment le moment où son père lui enseignerait à jouer. Quand la société jouait un air martial, oh ! alors la poitrine de petit Henri s'enflait à éclater et il décidait d'être un soldat quand il serait grand. Cela serait superbe, vraiment. Mais père Jean ne pouvait que sourire et lui dire qu'être soldat ne consistait pas exclusivement à porter un bel uniforme et faire partie de sociétés de musique.

Certains paysans employaient des chiens à traîner la herse et à cultiver leurs jardins potagers, mais père Jean possédait un grand cheval noir nommé Médard ; ainsi, la seule tâche de Luppe était-elle de tirer la charrette à lait et d'aboyer la nuit si des étrangers approchaient.

Quand Pierrot devint assez grand et put comprendre, Luppe lui apprit à s'éveiller et à aboyer lorsqu'il entendait des bruits inaccoutumés et, autrement, à se tenir tranquille, car un bon chien de garde ne doit pas gaspiller son souffle à aboyer à la lune.

Quand les chasseurs rôdaient aux environs avec leurs chiens, Pierrot devenait très excité et voulait les suivre, mais Luppe lui expliqua que leurs fonctions étaient vaines et frivoles et au-dessous de la dignité d'un chien de trait, quoique Luppe lui-même avait perdu souvent la tête rien qu'en flairant la piste d'un lièvre ou même celle d'un rat, ou d'une taupe.

Le vieux Luppe était, comme vous le voyez, un chien très sage et ayant beaucoup d'expérience. Il connaissait, comme un guide, toutes les routes et la plupart des rues de Bruxelles. Il savait comment conduire sa charrette avec sécurité à travers les rues encombrées sans être guidé, et s'arrêter sans qu'on le lui dise devant les maisons des clients de mère Marie. Il savait aussi comment traîner sa charge en déployant le moins de souffle et d'efforts et se coucher et se reposer tout harnaché chaque fois qu'il faisait une halte, ne fût-ce que d'une minute.

Il apprendra toutes ces choses un jour à Pierrot, mais en attendant, l'éducation du chiot était en partie faite de principes fondamentaux. Quand Luppe était parti pour son travail, Pierrot faisait le gamin et jouait pendant des heures avec les enfants, et lorsque tombèrent ses premières dents et que

la seconde rangée se montra blanche et forte, il apprit comment il faut à propos mordiller une main tendre ou une cheville potelée en jouant ou en caressant. Parfois il voulait suivre père Jean et Grand-Père à la ferme ou à la métairie, et ceux-ci lui apprirent à obéir à l'appel, et à se coucher en attendant d'être requis. Ceci était une leçon très dure à apprendre, vous pouvez m'en croire.

Il était difficile aussi à apprendre que les souliers du dimanche n'étaient pas faits pour être rongés comme on le ferait d'un os du bouillon.

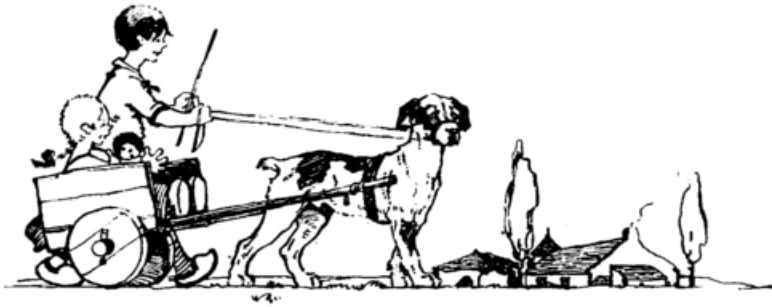
Ainsi Pierrot voyait ses jours d'enfance s'écouler heureux à la ferme-métairie de la route de Waterloo. Il y avait assez de lait écrémé et d'autres choses à manger pour lui, et après avoir triomphé d'une légère prédisposition aux coliques il commença à se développer très rapidement. Ses pattes persistaient à se maintenir en avant pendant la croissance et il était encore maladroit quand il courait vite, mais ses os devenaient durs et forts et il grandissait solide et vigoureux. Quand arriva le temps froid, ses aboiements devinrent plus profonds et moins aigus et les poils rudes commencèrent à se montrer à travers sa douce toison de *chiot*. Pierrot grandit rapidement et devint un beau gros chien noir et blanc avec des taches rousses au-dessus des yeux, sur le museau et aux pattes de devant.

Pierrot ne pouvait encore porter petite Lisa sur son dos comme le faisait si aisément le vieux Luppe, mais il semblait suffisamment grand à Henri pour quoi que ce soit et le gamin était très impatient de voir commencer sérieusement l'éducation de Pierrot. Alors Grand-Père, en ses heures de loisir, construisit une petite voiture-jouet et un harnais pour Pierrot, et lui et Henri commencèrent les leçons.

Au début, Pierrot était très indocile et paraissait désireux de se coucher lui-même dans la voiture, mais après quelque temps Grand-Père lui fit comprendre qu'il devait

marcher droit devant lui quand on le lui ordonnait et ne pas s'arrêter avant qu'on le lui permît. Et enfin ils lui enseignèrent de tourner quand il sentait la traction d'une rêne sur son collier.

Finalement, quand Grand-Père fut certain que Pierrot avait bien profité de ses leçons, il permit à Henri de l'emmener sur la route avec Lisa dans la charrette, à la grande joie de cette menue et joyeuse personne.



Un jour, comme ils passaient solennellement sur la route, Henri marchant crânement à côté et petite Lisa assise fièrement comme une dame dans sa voiture, ils rencontrèrent un soldat

belge coiffé d'un bizarre petit bonnet et portant un uniforme noir avec une raie rouge au pantalon. Henri salua comme Grand-Père le lui avait appris et le soldat fit halte. « Où allez-vous, Monsieur et Mademoiselle ? » demanda gaiement le soldat. « Faire une promenade en voiture, tout simplement », répondit Henri, interloqué de s'entendre interpellé de façon si cérémonieuse.

Le grenadier qui n'était pas loquace, les regardait avec un sourire moqueur. Alors Henri reprit courage.

« Mon père porte aussi un costume avec des boutons de cuivre », dit-il. « Est-il soldat ? » demanda l'homme. « Non », répondit Henri, « mais il fait partie de la société de musique. » « Ah ! voilà. Et en ferez-vous partie aussi et porterez-vous aussi un paletot avec des boutons de cuivre ? »

« Peut-être. Et peut-être serai-je un grenadier ou un lignard. »

« Et Mademoiselle ? Que deviendra-t-elle alors ? »

« Lisa ? Oh ! elle se mariera avec un bourgmestre ! » répondit Henri, ce qui fit rire le soldat de bon cœur parce qu'il avait l'esprit simple, et il passa.

Père Jean aussi rit de sa façon bruyante et cordiale quand Henri lui narra la rencontre, mais Grand-Père secoua la tête et parut très pensif.

« Cela se peut », dit-il « qui sait ? »

Et ainsi l'hiver passa avec quelques menues aventures, mais de façon très calme. Pierrot, il devenait grand Pierrot maintenant, était un membre de la famille plus que Luppe ne l'avait jamais été. Luppe était un bon chien sage et capable, mais seulement propre au travail et indifférent.

Toute la famille aimait Luppe et déplorait de le voir devenir vieux, parce qu'il avait été un fidèle et loyal serviteur, mais c'était Pierrot qui avait

réellement trouvé une place dans leurs cœurs. Il n'y avait pas eu d'enfants avec qui jouer quand Luppe était un jeune chien et de là la grande différence. Il avait de bonne heure trouvé la place qu'on lui réservait entre les brancards

et sa plus grande joie résidait dans le travail journalier, tandis qu'Henri et petite Lisa avaient fait de Pierrot un camarade ; celui-ci



grandit ainsi avec un cœur aimant et avec une façon plus vaste, plus profonde et plus variée d'envisager la vie. Luppe servait de bons maîtres et était content, mais Pierrot avait besoin d'affection donnée et rendue.

L'hiver était froid, un hiver très dur pour le vieux Luppe ; il devint un peu rhumatisant et ses pattes de derrière se firent raides. Il acceptait avec plus de promptitude chaque occasion de se reposer et se levait avec moins de vivacité qu'auparavant. Père Jean et mère Marie s'en aperçurent tous les deux et commencèrent à songer à compléter l'entraînement de Pierrot.

Quand revint le temps chaud du mois de juin, Luppe alla mieux mais il était évident que Pierrot devrait bientôt prendre sa place. Le novice n'avait que quinze mois ; son corps qui s'était formé avec une rapidité extraordinaire devait encore se développer quoique déjà il paraissait aussi grand et aussi vigoureux que Luppe. Il avait un appétit formidable et il parut à père Jean qu'il était temps qu'il gagnât sa nourriture.

Père Jean avait un jour dans la métairie un fût très lourd qu'il désirait déplacer et, aidé de Grand-Père, il pouvait à peine le bouger. Médard, le cheval, avait été prêté à Joseph Verbeeck, le maraîcher, pour aider à labourer un champ de choux tardifs. Quand Luppe revint de la ville avec mère Marie ils l'attelèrent à une chaîne enroulée autour du fût. Alors père Jean le souleva avec une barre pendant que Grand-Père glissait des rouleaux dessous. Père Jean et le petit Henri poussaient par derrière, Grand-Père était prêt avec plusieurs rouleaux et mère Marie commandait à Luppe de tirer. Avec grand effort ils déplacèrent la lourde charge de quelques centimètres, tandis que Luppe commença à haleter péniblement.

« C'est trop dur pour lui », dit mère Marie, « il n'est plus jeune, il se fera du mal. »

Grand-Père pensa alors à jeune Pierrot et envoya Henri et Lisa à sa recherche. Ils l'attelèrent à la chaîne à côté de Luppe, et Mère Marie donna le signal du départ. Pierrot se rua vigoureusement en avant et retomba sur son derrière... Vieux Luppe le regarda d'un air dédaigneux. Cela n'était pas la manière de mouvoir une charge. Pierrot se releva de nouveau et se cala en avant dans son collier, ses ongles grattant le sol de la métairie, dans un effort pour avoir un point d'appui, et, avant que les autres fussent prêts, le grand fût commença à se mouvoir.

Alors Luppe tira sa charge en avant, père Jean et Henri poussèrent des épaules et le fût continua à bouger par la vitesse acquise.

D'abord Pierrot tira par secousses, grattant



le sol de ses pattes de devant, et la langue pendante il voulait courir. Mais Luppe grogna et bientôt il s'appliqua à donner des coups de collier

réguliers qui comptent.

Grand-Père commença à introduire les rouleaux sous le fût, mère Marie lança des mots perçants pour les encourager et peu à peu les deux grands chiens tirèrent la pesante charge de l'autre côté de la métairie.

Quand le travail fut fini, Pierrot était haletant et sa langue pendante laissait tomber de la bave, mais il regardait très fièrement mère Marie quand Grand-Père lui enleva son harnais, et remuait la queue violemment quand elle prodigua les mots de louange attendus.

Vieux Luppe ne dit rien, mais avança lourdement vers son morceau de tapis et s'y affala d'une pièce.

Alors père Jean s'approcha de Pierrot, lui tâta les pattes de haut en bas et lui pinça le dos et les épaules.

« Il est bon », dit père Jean. « Je crois que vous pourrez le prendre avec  
Luppe demain, à la ville. »

Pierrot était devenu grand !



## CHAPITRE II

Le premier voyage de Pierrot à Bruxelles fut rempli d'aventures étonnantes.

Mère Marie, très éveillée et très fraîche, le fit sortir avant le lever du jour. Elle retira de l'eau froide, dans laquelle elles se trouvaient depuis la veille, les cruches de cuivre luisantes remplies de lait crémeux et les essuya avec soin. Alors elle amena la charrette basse avec ses deux fortes roues et ses à-côtés inclinés en dehors, y disposa soigneusement les cruches et y mit encore un fromage rond et une motte de beurre. Luppe arriva lentement et mère Marie lui mit sa sangle et son collier auquel étaient attachées les rênes et le plaçant entre les brancards, releva vivement les traits.

Pierrot avait naturellement observé tout cela maintes fois auparavant, mais il fut un peu étonné quand mère Marie décrocha son propre harnais et le lui mit. Elle le conduisit à côté de Luppe et l'attela au brancard de gauche, passant les traits dans un anneau que Grand-Père avait vissé au devant de la charrette.

Immédiatement Pierrot comprit qu'il allait entrer dans la vie et, dans son impatience, il se mit à bondir et à se secouer. Luppe se tourna, lui mordit le bout de l'oreille en lui disant de ne pas faire le sot !

Alors mère Marie s'assura si les cruches étaient bien assujetties, épingla son petit châle sur sa poitrine et, assemblant les rênes, elle cria : « Hue Luppe ! Hue Pierrot ! » et les chiens trotèrent dehors dans la fraîcheur matinale, mère Marie marchant rapidement à côté de la charrette.

Après un moment, ils rencontrèrent une autre femme, sortant d'une allée avec une charrette à lait comme celle de mère Marie, et

ils cheminèrent tous ensemble, mère Marie et la femme causant et riant.

Pierrot essaya de lier connaissance avec l'autre chien, mais il se trouva que celui-ci était un être hargneux et Pierrot fut forcé de renoncer à son intention.

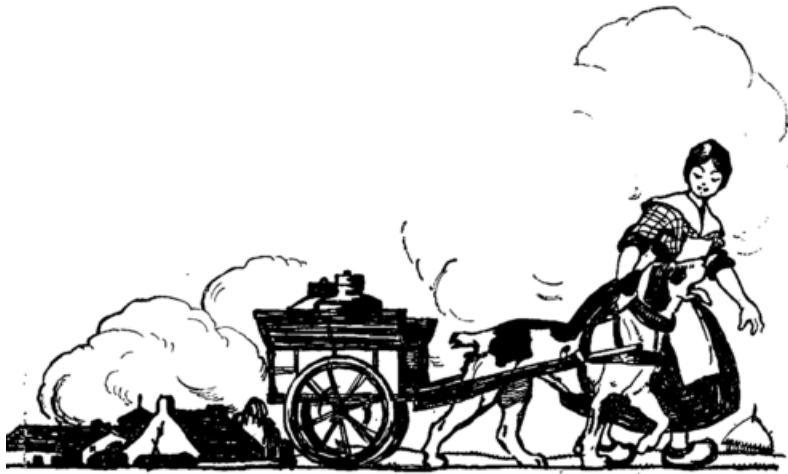
Quand le jour se leva, d'autres gens apparurent sur la route avec des chiens et des charrettes, des femmes et des hommes conduisant des fruits et des légumes frais.



Certains maraîchers avaient de plus grandes charrettes avec deux, ou même trois chiens, et quelques-uns d'entre eux, les paresseux, étaient assoupis dans leurs attelages.

La Chaussée de Waterloo allait directement vers le centre de Bruxelles, mais mère Marie et les autres laitières ne prirent pas cette route. À un moment donné, elles tournèrent par une rue de traverse et enfin arrivèrent à la large artère très mouvementée connue sous le nom d'Avenue Louise.

Les maisons apparurent plus rapprochées les unes des autres et il y avait plus d'animation dans les rues.



Pierrot n'avait jamais vu autant de monde et il trouvait tout cela si intéressant et si excitant qu'il fallut les efforts combinés de Luppe et de mère Marie pour le faire continuer à marcher devant lui.

Ils étaient partis le matin un peu avant quatre heures. Une heure et demie plus tard, Pierrot se trouva dans la ville elle-même, avec des maisons s'alignant de façon ininterrompue de chaque côté de la rue.

Le bruit était croissant aussi et Pierrot était heureux de trotter en sécurité avec son flanc droit touchant le brancard de Luppe.

Il aurait eu peur si ce n'avait été la rassurante présence de Luppe et de mère Marie qui ne paraissaient pas du tout troublés.

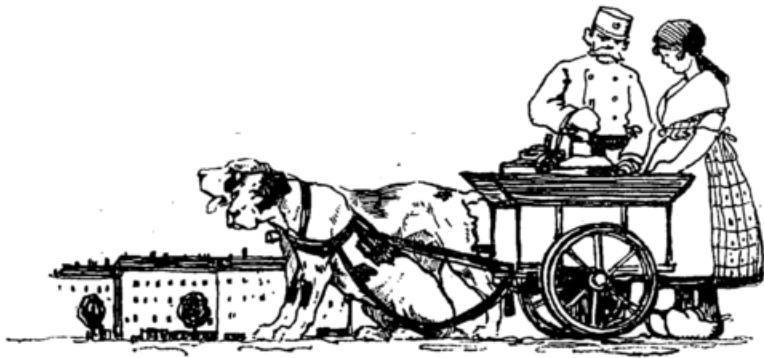
Arrivés au coin d'une rue qui traversait l'avenue, ils furent arrêtés par un agent de police à la moustache altière. Il portait un uniforme noir avec un galon d'argent au képi et avait au côté un sabre inquiétant. Derrière lui se trouvait une femme paraissant très alarmée à côté de son chien et de sa charrette, attendant jusqu'à ce que l'agent trouve le temps de l'emmener au bureau de police. Peut-être son lait n'était-il pas frais ou avait-il été baptisé ?

« Ho ! tranquille », commanda mère Marie, et les chiens s'arrêtèrent. Alors l'agent de police commença par inspecter les cruches de mère Marie et préleva un échantillon du lait. Il examina les chiens pour s'assurer qu'ils n'avaient pas de blessures, et les harnais, pour voir s'ils ne les gênaient pas et demanda à mère Marie de lui montrer le bol à boire et le morceau de natte pour coucher les chiens au repos.

Trouvant tout en ordre, car mère Marie était une laitière soigneuse, il leur permit de

passer, et vers six heures ils étaient prêts pour les affaires.

Mère Marie apporta à boire à Luppe et à Pierrot et leur donna à chacun un morceau de biscuit de chien ; puis après un petit repos ils commencèrent leur tournée.



Plusieurs des clients de mère Marie résidaient au quartier Louise où habitent beaucoup d'Anglais et elle paraissait y être très bien accueillie.

Quand le soleil darda plus fort, Pierrot trouva très agréable de se sentir à l'ombre des grands marronniers de l'Avenue Louise, pendant que mère Marie portait ses cruches luisantes dans les maisons.

Des voitures et des automobiles roulaient sans discontinuer et des gens en gaieté passaient sur les trottoirs, formant un cortège fascinant pour le

divertissement de Pierrot. Quand il devenait remuant et cherchait à avancer sans mère Marie, Luppe qui ne perdait pas une occasion de se coucher et de se reposer, le retenait fermement. En somme Pierrot se conduisit très bien pour son premier voyage.

Et alors, il y avait aussi beaucoup, beaucoup d'autres chiens à regarder. Il n'était jamais venu à l'idée de Pierrot qu'il y eût autant de chiens sur la terre et il fut surpris de ne pas les voir plus turbulents.

Luppe, apparemment, ne faisait aucune attention à eux.

Plus remarquables étaient les grandes charrettes des marchands de volailles de Malines, et autres endroits éloignés, qui se réunissaient au marché couvert de la Rue Duquesnoy. À plusieurs de ces charrettes étaient attelés cinq grands chiens : un entre les brancards, et deux de chaque côté, parfois un sixième était sous la charrette avec ses traits accrochés à l'essieu. Ces marchands de volaille voyageaient la nuit (Malines étant situé à vingt-quatre kilomètres de Bruxelles), afin d'être de bonne heure au marché, et fréquemment ils s'endormaient sur leur charrette, laissant trotter les chiens sans les guider. Les intelligents animaux ne maintenaient pas seulement leur marche assurée en se pressant, mais apprenaient à éviter toutes les difficultés de la route par leur propre initiative.

Il y avait encore des laitières et des blanchisseuses avec des charrettes comme celle de mère Marie, traînées par un ou deux chiens.

Il y avait des boulangers et des colporteurs de fruits et légumes qui, pour la plupart, avaient des charrettes hautes avec leurs chiens attelés dessous.

Il y avait aussi de bruyants marchands de moules criant leur marchandise et poussant leurs brouettes devant eux avec un chien attelé en tête pour les aider.

Parfois un pauvre homme passait avec un indescriptible véhicule chargé de bois à brûler, de vieux chiffons et d'on ne sait quoi, tiré par un chien de petite taille, bâtard, mal nourri, qui traînait sa charge avec peine ; mais pour la plupart les chiens étaient beaux, grands et bien bâtis, habitués à leur travail et paraissant s'en réjouir.

Le chien, en fait, n'est pas seulement le plus fidèle ami à quatre pattes de l'homme, mais quand il est mis à l'ouvrage il en est l'aide et l'esclave le plus soumis. Il est souvent entêté mais quand il travaille, il le fait de bonne

volonté. D'autres animaux qui ont été attelés et dressés à faire l'ouvrage de l'homme : chevaux, éléphants, chameaux, mules, ânes, bœufs, ou rennes travaillent pour la plupart avec une sorte d'indifférence et de résignation.

À l'exception des plus intelligents : l'éléphant et le cheval, le chien est le seul quadrupède qui mette un véritable intérêt et de la joie dans l'accomplissement de son labeur. Soit qu'il hale un chaland le long d'un canal en Belgique ou qu'il tire un traîneau en Alaska, il met son cœur et son cerveau à sa tâche et travaille comme un homme.

Il n'arriva pas à Pierrot ni à Luppe de discuter l'injustice de leur condition. Luppe, en fait, n'était heureux qu'entre les brancards. Et toute discussion sur le point de savoir si oui ou non les chiens de labeur sont traités avec cruauté est plus ou moins oiseuse, car cela dépend entièrement de leur maître.

Certains propriétaires de chiens sont cruels, sans nul doute, et d'autres manquent de réelle affection pour leurs chiens mais, pour la plupart, le sens commun leur suggère de bons traitements ; le maître qui amoindrirait la valeur de sa propriété par surmenage ou manque de nourriture serait un inconscient. En général, les chiens sont bien nourris et sont entretenus en bon état en raison du travail qu'on leur demande.

La Belgique a été lente à établir des règlements dans ce sens, mais ces dernières années, la Société Protectrice des Animaux s'est montrée active, et notamment dans certaines villes on peut en maints endroits lire cette indication : « Traitez les animaux avec douceur ».

Depuis quelques années fonctionne à Bruxelles, entre autres, un service d'inspection des harnais par la police laquelle s'assure si ceux-ci ne gênent pas les chiens, et les conducteurs de chiens blessés, malades ou perclus sont tout au moins avertis.

Avant midi, mère Marie avait servi tous ses clients et vendu tout son lait. Luppe savait fort bien quand la tournée était achevée et il montrait un intérêt croissant à la perspective du retour à la maison et du dîner.

Pendant qu'ils passaient à travers le tumulte de la Grand-Place, ils virent beaucoup de marchands de volailles se préparant au départ. D'un bout à l'autre du square des cris s'entendaient : « Hue Vos ! Hue Sus ! » Et, cahin caha, un autre attelage s'en allait vers la route de Malines.

Pierrot était très las quand il atteignit la maison tant à cause de l'émotion occasionnée par la nouveauté que par le travail accompli. Il était très content de se coucher en rond sur son lit et rêver de charrettes, de chiens et de gens, de

rangées de maisons, et mère Marie pria les enfants de ne pas le déranger.

Le lendemain, Pierrot resta à la maison mais le jour suivant et beaucoup d'autres, il voyagea de nouveau vers Bruxelles avec mère Marie et Luppe.

Petit à petit mère Marie et Luppe lui apprirent les choses qu'un chien de charrette doit connaître et peu à peu il cessa de s'étonner et de s'énervier par la vue, les bruits et les odeurs de la ville, et quand il rentrait à la maison il était moins fatigué.

Un jour vint où vieux Luppe était manifestement souffrant et père Jean crut que le moment était venu d'essayer Pierrot seul avec la charrette.

À cet effet, mère Marie éveilla Henri de très bonne heure le lendemain matin et ils attelèrent Pierrot entre les brancards à la place de Luppe. Henri devait accompagner mère Marie afin de surveiller Pierrot pour qu'il ne se sauve pas pendant qu'elle servirait ses clients.

Le vieux Luppe se leva difficilement et vint en tremblant pour se faire atteler comme d'habitude. Mère Marie l'écarta gentiment tandis que Luppe semblait un moment surpris et offensé. Alors son ressentiment envers l'usurpateur s'éveilla tout à coup et il saisit Pierrot à la gorge.

Pierrot ne s'était jamais battu, mais il était fort et agile et l'instinct lui apprit comment il devait se défendre.

Il se dégagea de Luppe, puis les deux chiens s'empoignèrent.

Pierrot était embarrassé par les brancards et les harnais, mais il tint bon et ne se montra pas agressif.



Mère Marie envoya Henri appeler son père à la hâte et, saisissant un bâton, elle tenta de séparer les deux chiens.

Tous deux avaient la gueule en sang mais n'étaient pas blessés sérieusement quand père Jean arriva sur les lieux.

Mère Marie tint Pierrot par son harnais pendant que père Jean s'occupa d'entraîner Luppe montrant les dents et grognant, et de l'attacher dans la métairie.

Alors mère Marie se dépêcha de charger sa charrette et bientôt ils sortirent sur la route. Au son du bruit des roues au départ, Luppe fit entendre un long hurlement de désespoir.

Pierrot trottait fièrement en avant, affectant de ne pas entendre, tandis qu'une grande tristesse étreignait le cœur d'Henri et que des larmes remplissaient les yeux brillants de mère Marie.

Le voyage à Bruxelles parut très long et ennuyeux à Henri, mais il



déambulait comme un homme à côté de sa mère qui essayait de le distraire avec des histoires amusantes sur la ville et ses habitants. Henri était allé à Bruxelles maintes fois

avec son père, mais jamais il n'avait passé autant de temps dans les rues et il oublia bientôt sa lassitude à la vue de toutes les choses intéressantes qui l'entouraient.

Il remarqua que beaucoup d'autres chiens portaient des muselières et il s'informa de la raison auprès de sa mère. « C'est parce qu'ils sont méchants », dit mère Marie. « Ils mordent les gens qui les dérangent et cherchent à se battre avec d'autres chiens. »

« Mais Pierrot ne porte pas de muselière », dit Henri. « C'est parce qu'il est bon », dit mère Marie. « Si on se fait un ami de son chien et qu'on ne le batte jamais, sauf quand il est très méchant, et si on lui parle souvent il devient vraiment comme une personne et ne tente pas de mordre qui que ce soit. »

Les chiens de charrette belges ont naturellement un bon tempérament mais en général leur existence les a rendus combattifs. Quand leurs maîtres se donnent la peine de les traiter en camarades dès leur jeune âge, ils deviennent excessivement dévoués et affectueux. Tel était Pierrot. Il ne savait pas ce que c'était qu'avoir un ennemi et son amour pour père Jean, mère Marie, Grand-Père, Henri et petite Lisa s'était développé aussi naturellement que ses gros muscles et son poil rude.

Vers le milieu de la matinée, Henri se sentit de nouveau fatigué et commença à s'asseoir sur la bordure des trottoirs, à côté de Pierrot, toutes les fois que sa mère le quittait. Alors mère Marie se rendit compte qu'il avait besoin d'une diversion.

« Regarde », lui dit-elle, « ici sont mes amies, les petites marchandes de journaux. Tu lieras connaissance avec elles pendant que Pierrot et moi allons servir M<sup>me</sup> Courtois. Elle habite une rue tranquille et Pierrot ne s'enfuira pas. Nous reviendrons de suite ».

Derrière un petit étalage au coin d'une rue, étaient assises deux jolies jeunes filles cousant et bavardant ensemble derrière leurs piles de magazines et de journaux. Elles regardèrent en souriant mère Marie et l'accueillirent gaiement quand elle s'approcha. Elles aussi étaient de la partie sud de la Belgique et parlaient plutôt le français que le flamand. Elles plurent de suite à Henri. « Voilà mon petit Henri », dit mère Marie aux jeunes filles, « et il a les jambes qui commencent à se fatiguer. Peut-il s'asseoir auprès de vous pendant que je vais chez M<sup>me</sup> Courtois ? »

Les deux jeunes filles rirent joyusement et firent place à Henri entre elles sur le petit banc étroit pendant que mère Marie et Pierrot passèrent par une rue latérale. Une des jeunes filles avait des fossettes dans les joues et l'autre avait des cheveux

bouclés qui  
voltigeaient autour de  
ses oreilles.

« Où est le vieux  
chien, aujourd'hui ? »  
demanda une des jeunes  
filles. « Il est malade »,



répondit Henri. « Et le jeune chien peut déjà prendre sa place ? » Henri approuva très solennellement : « Oh ! oui », dit-il, « nous l'avons dressé. »

Sur quoi les deux jeunes filles rirent de nouveau.

Bientôt ils furent tous très bons amis et Henri leur raconta tout ce qui concernait Luppe, Pierrot et Médard, et Lisa et Grand-Père, et l'oiseau jaune dans sa cage en bois.

Quand mère Marie et Pierrot revinrent, Henri se sentait très reposé mais avait assez faim et une des jeunes filles lui donna une poire de son panier.

Quand mère Marie l'emmena, Henri se retourna et leur fit des signes de la main. Les jeunes filles rirent et leur crièrent : « Au revoir mère Marie ! Au revoir Henri ! Au revoir monsieur le chien ! »

Et Henri riait aussi, car c'était une drôle de façon de parler à Pierrot.

La charrette était plus légère en retournant à la maison, aussi mère Marie permit-elle à Henri de s'y asseoir pendant une partie du trajet. Pierrot trottait ou marchait avec assurance comme un travailleur de bonne volonté qu'il allait devenir.

Le lendemain, Luppe allait mieux mais père Jean pensa qu'il était préférable qu'il eût un bon repos, aussi lui donna-t-il un lit de paille confortable dans une partie inutilisée de la petite étable en chaume. Mère Marie, Henri et Pierrot s'en allèrent de nouveau à la ville sans lui.

Encore une fois, Luppe hurla au moment de leur départ et fut très abattu toute la journée.

Personne ne put dire si Luppe mourut de chagrin, de vieillesse, ou de rhumatismes.

Père Jean ne s'imaginait pas ce que représentait dans la vie de Luppe le fait d'être privé de son emploi mais, cependant, qu'aurait-il pu faire d'autre ?

Le pauvre chien dépérit rapidement. Il ne voulait pas manger et il répondait à peine aux attentions que toute la famille lui prodiguait. Seulement, les derniers jours ses yeux suivaient Grand-Père partout avec de muettes implorations et quand Grand-Père à la fin s'agenouilla auprès de lui, Luppe se traîna avec peine dans les bras du vieillard et, dans un grand soupir, il mourut.

Mère Marie, Henri et Lisa pleurèrent ; Lisa, le plus bruyamment, tandis que Grand-Père et père Jean étaient tous les deux calmes et très graves. Il ne sied pas à un homme de se lamenter sur la mort d'un chien comme il le ferait pour un frère ou même pour un vieil oncle bourru, mais parfois un chien en mourant laisse une sensation tout aussi profonde de sa disparition. Luppe, avec tous ses défauts, avait été pendant si longtemps un membre de la famille, que la maison ne paraîtrait plus jamais la même sans lui.

Ils l'enterrèrent sous la vigne, dans un endroit abrité, et beaucoup de tombes humaines ont été arrosées de larmes moins sincères. Alors Lisa apporta des bluets et des coquelicots rouges et les déposa sur le monticule, puis ils rentrèrent tous silencieusement à la maison.

Ainsi vieux Luppe alla rejoindre ses ancêtres et jeune Pierrot prit définitivement sa place.



## CHAPITRE III

Ce ne fut pas longtemps après la mort du vieux Luppe qu'une chose terrible arriva. Père Jean rentra un après-midi porteur d'une feuille de papier jaune que lui, mère Marie et Grand-Père examinèrent très gravement pendant longtemps. Les enfants furent mis au lit de bonne heure mais ils purent entendre parler leurs parents jusque très tard dans la soirée. Ils ne pouvaient s'imaginer ce que cela signifiait, mais Henri, se réveillant incidemment pendant la nuit, entendit pleurer mère Marie, ce qui était étrange car habituellement elle était si joyeuse. Peut-être pensait-elle à Luppe !

À Bruxelles il semblait y avoir plus d'agitation que d'habitude et chacun à peu près achetait des journaux aux jolies filles les marchandes du coin. Tous étaient très sérieux et certains paraissaient émus. Il y avait aussi beaucoup de soldats marchant dans les rues, ce qui constituait un grand spectacle pour Henri.

Ce fut par les marchandes de journaux qu'Henri, à la fin, apprit ce qui se passait. Il y avait la guerre, ce qui, naturellement, expliquait la présence des soldats. En les apercevant le cœur d'Henri battait dans l'espoir qu'il verrait une bataille, mais cependant lui aussi ressentait la peur. Sur le chemin de retour à la maison, il embarrassa sa mère de questions, mais elle était très laconique et il ne sut pas grand'chose.

À la fin, il apprit que père Jean, qui avait jadis servi un terme dans l'armée, avait été appelé sous les drapeaux et avait été attaché à une compagnie de réserve. Chaque jour il devait laisser la ferme et la métairie aux soins de Grand-Père et partir pour l'exercice. Il mettait alors un uniforme qui, bien que n'étant pas aussi gai que celui porté pour la société de musique, était d'aspect plus martial. Ceci rendait Henri très fier, mais laissait mère Marie indifférente.

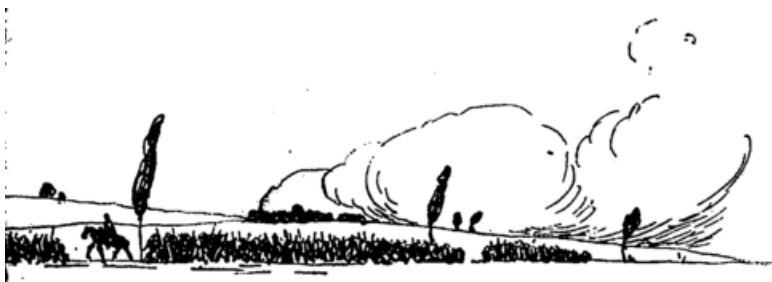
Une fois, qu'Henri était resté à la maison pour aider Grand-Père, ils entendirent un grand bruit de pas qui résonnaient et sortirent pour voir ce qui se passait. Sur la route, un nuage de poussière apparut au travers duquel

on voyait les scintillements de l'acier au soleil, ainsi que les jambes d'un grand nombre d'hommes se mouvant avec ensemble. Bientôt les soldats arrivèrent par centaines et centaines, continuant leur marche en passant devant la petite ferme-métairie et se dirigeant vers Bruxelles. Henri avait envie de les acclamer, mais Grand-Père paraissait si grave qu'il s'en abstint. Ensemble ils se tenaient au bord de la route, vieillard et petit garçon,



immobiles et très droits, regardant anxieusement passer la rangée des officiers. C'était vraiment impressionnant.

Henri continua d'aller fréquemment à la ville avec mère Marie, non parce que l'on craignait que Pierrot se conduisît mal, car il avait bien profité de ses leçons, mais parce que mère Marie, de plus en plus, désirait l'avoir auprès d'elle. Partout il entendait parler de la grande guerre et il apprit à ouvrir l'oreille. Les Allemands étaient entrés en Belgique et l'on se battait à Liège, quoiqu'Henri ne sût pas du tout où Liège pouvait bien se trouver. Chacun était fier des braves gens qui soutenaient les forts et Henri put concevoir la chose. Il était fier aussi, spécialement parce que son père était un soldat, quoiqu'il ne comprît pas pourquoi père Jean ne s'était pas battu et n'avait pas gagné de batailles. Des blessés étaient de temps en temps amenés à Bruxelles et mère Marie était très troublée à



] leur vue. Henri avait grande envie de les questionner sur la façon de se battre mais n'en eut point l'occasion.

Vint alors un jour la terrible nouvelle que Liège était tombé, ce qui mit Bruxelles dans un état d'agitation fiévreuse. Quelques-uns des clients de

mère Marie firent leurs préparatifs et partirent hâtivement pour Anvers, Ostende, ou bien l'Angleterre, de façon que la tournée que devait faire Pierrot devint plus restreinte. Il semblait y avoir une crainte que les Allemands apparussent d'un moment à l'autre.

« Les Français ! » criait le peuple au désespoir. « Où sont-ils ? »

Quand mère Marie et Henri arrivèrent à la maison, ce jour-là, père Jean en uniforme attendait très énervé, avec son fusil et son équipement prêts.

« Nous avons été requis », dit-il. « Nous devons empêcher les Allemands d'entrer dans Bruxelles. »



Rien de plus ne fut dit, ce n'était pas le moment de parler beaucoup. Père Jean les embrassa tous, même vieux Grand-Père, dit au revoir et partit en hâte par la route. Mère Marie était très brave et ne

pleura pas tant qu'il ne fût parti. Alors elle pressa Henri et petite Lisa contre elle et sanglota amèrement, ce qui fit pleurer aussi les enfants. Pierrot, qui n'avait pas été dételé, vint en tirant sa charrette et fourra son museau mouillé parmi eux sous forme de sympathie. Mais Grand-Père se trouvait seul près de la route, regardant vers Bruxelles, les épaules hautes et les lèvres closes et serrées en ligne mince.

Alors rapidement se succédèrent de terribles événements : les Belges ne purent contenir les Allemands, et père Jean et les autres furent obligés de se replier sur Anvers. Les agents de police de Bruxelles conseillèrent à mère Marie de ne plus venir en ville, de sorte qu'on dit au revoir aux jolies marchandes de journaux et aux autres amis et on essaya d'expliquer le motif à Pierrot qui se plaignit parce qu'on ne l'attelait pas le lendemain à sa charrette.

Voilà pourquoi mère Marie et son fils n'étaient pas en ville quand vint la nouvelle que Louvain avait été détruit et que beaucoup de gens paisibles, qui n'étaient pas du tout des soldats, avaient été fusillés. Mais les nouvelles

ne mirent pas longtemps à atteindre la métairie, et quand elle les apprit, mère Marie devint très pâle. Quelques-uns de leurs voisins emballaient ce qui leur appartenait et s'en allaient, tandis que Grand-Père et mère Marie ne sachant où aller, restèrent à la maison.

Trois soldats belges vinrent et emmenèrent Médard et toutes les vaches, à l'exception d'une genisse tachetée ; ils donnèrent un reçu à mère Marie disant qu'on la paierait un jour.

Ils savaient tous que les Allemands seraient bientôt là, alors cela n'avait pas beaucoup d'importance, et avec une seule vache à traire et sans devoir faire de voyage à la ville, il y eut moins d'ouvrage. Grand-Père, avec l'aide de mère Marie, d'Henri et de Pierrot, commença à moissonner le petit champ comme il put.

Le 20 août un voisin effrayé rapporta que le Roi était parti pour Anvers et que Bruxelles était aux mains des Allemands.

« Pourquoi ne pouvons-nous pas aller à Anvers, maman » demanda Henri, « et être avec le Roi et père Jean et les soldats ? »

Mais mère Marie hocha seulement la tête ; elle ne put rien dire.

De tout cela Pierrot ne comprenait que peu de chose. Il se rendait compte seulement de ce que le gai tintamarre de la charrette à lait derrière lui lui manquait, l'ombrage des marronniers de l'Avenue Louise, tous les bruits intéressants et les odeurs de la ville, ainsi que le doux rire des petites marchandes de

journaux. Il était privé du son de la voix profonde et du contact des mains fortes et bonnes de père Jean. Mais, lui aussi, allait apprendre

bientôt ce qu'était la guerre.



Quelques années auparavant, un régiment de carabiniers avait commencé à employer des chiens pour traîner de petites charrettes de munitions et des

mitrailleuses. Ce sont les soldats qui portent des uniformes vert foncé avec d'étroits lacets et des fourragères jaunes, des paletots à grands collets en hiver et de singuliers shakos à fond haut avec une mentonnière et des plumes de coq brillantes vert foncé sortant de rosettes vertes et jaunes. Ceci est nécessairement la coiffure de parade. En action, ils portent un petit bonnet rond ou un shako sans plumes, recouvert d'une toile cirée noire. L'expérience qu'on fit avec les chiens fut reconnue un succès et maintenant, qu'on avait en perspective une grande bataille et beaucoup de marches à travers les campagnes inégales, l'armée décida d'étendre cette branche du service et commença à réquisitionner des centaines de chiens de trait vigoureux et bien dressés.

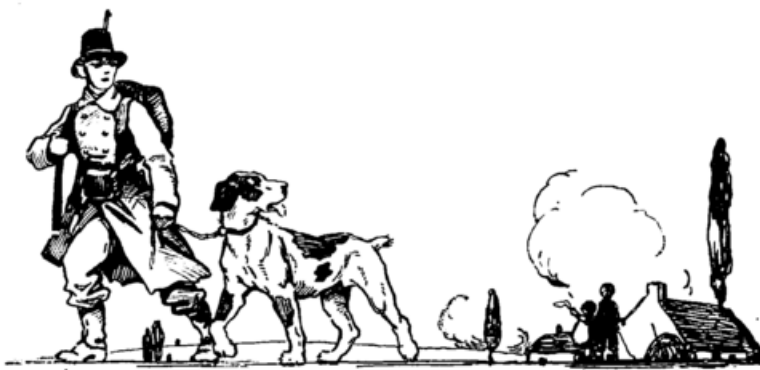
Tout juste avant que le premier uhlan apparût à la ferme des Van Huyk, un carabinier belge vint précipitamment un matin et emmena Pierrot. Les enfants s'accrochèrent à son rude cou et pleurèrent jusqu'à ce que mère Marie les entraîna dans la maison. Le chien résista également, mais comprit bientôt qu'il devait marcher et il se mit à trotter sur la route à côté du soldat. Grand-Père, se tenant droit et calme, porta la main au front quand le soldat et Pierrot s'en allèrent.

La dernière chose que vit Pierrot en regardant derrière lui, au tournant de la route, était l'austère et grave silhouette du vieillard se tenant devant la petite ferme, et la dernière chose qu'il entendit étaient les cris sauvages de petite Lisa qui ne pouvait comprendre et refusait qu'on la consolât.

Pierrot et le carabinier furent bientôt rejoints par d'autres soldats avec d'autres chiens, et tous ils se dépêchaient ensemble le long des routes. Ils firent un long voyage de plus de 40 kilomètres, formant un grand circuit autour de Bruxelles, en passant au sud, par Anderlecht.

Quand ils arrivèrent enfin à Malines, Pierrot fut placé dans un enclos avec beaucoup d'autres chiens. Ils n'étaient pas habitués à se trouver ensemble de cette façon, et deux hommes devaient constamment se tenir parmi eux, munis de cravaches afin de les empêcher de se battre. Mais Pierrot qui était toujours bienveillant, trouva ce contact avec ses congénères plutôt amusant, quoique tout cela le rendait très perplexe et il aurait voulu rentrer à la maison.

Le soir, les chiens furent nourris et on leur



donna de la paille pour se coucher, mais aucun d'eux ne dormit bien dans ce nouvel entourage et ils fatiguèrent et irritèrent leur gardien avant l'aube.

Dès le point du jour les soldats vinrent et emmenèrent les chiens deux par deux. Finalement, un grand carabinier barbu, nommé Conrad Orts, s'approcha de Pierrot. Il lui caressa la tête, lui ouvrit la gueule pour lui examiner ç\_les dents et parcourut de la main ses pattes et son dos poilus, comme père Jean avait l'habitude de le faire, et Pierrot l'aima. Lui aussi parut aimer pierrot, car il sourit et dit : « Un bon garçon ». Alors il choisit un grand et robuste chien à l'air hargneux, nommé Jef, ainsi que Pierrot l'apprit plus tard, et il conduisit les deux chiens en laisse vers un terrain vague où il y avait des tentes, des charrettes, des piles de boîtes et de paquets, et où régnait beaucoup d'animation.

Ils arrivèrent à une étrange petite charrette telle que Pierrot n'en avait jamais vue auparavant. C'était une mitrailleuse à tir rapide, montée sur deux roues de bicyclette. En place de brancards, il y avait une simple fourche avec deux colliers attachés au bout, un de chaque côté. Conrad enfila un de ceux-ci au cou de Pierrot et l'autre, à celui de Jef, puis fixa les traits. Alors il les fit avancer pendant quelques instants jusqu'à ce qu'il parût satisfait.

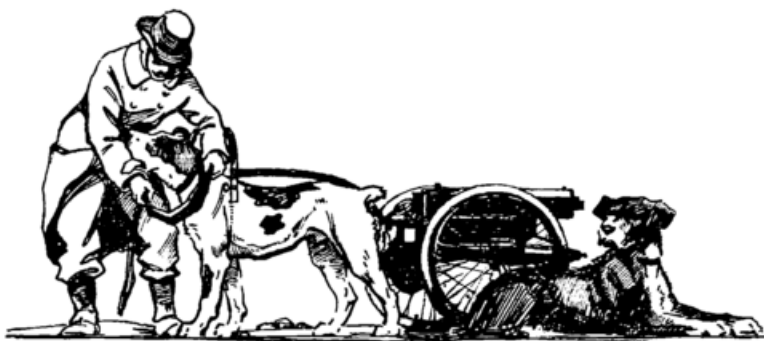
La mitrailleuse et le véhicule pesaient, ensemble, environ quatre-vingt-dix kilos, ce qui était en pays plat une charge très légère pour deux chiens vigoureux. D'autres chiens furent attelés à des véhicules semblables ; quelques-uns d'entre eux seulement avaient des caisses de munitions au lieu du petit canon. Ensuite, Conrad attacha les chiens et s'en fut à la recherche des soldats qui les avaient amenés, afin de connaître leurs noms, ce qui était d'après lui une précaution très sage.

Pendant un jour ou deux Conrad Orts employa beaucoup de temps pour dresser Jef et Pierrot, les faisant traverser l'eau et passer par toutes espèces de terrains accidentés afin qu'ils soient prêts à tout.

Dans l'armée belge les commandements sont donnés presque exclusivement en français, ce qui semblait étrange à Pierrot, car Grand-Père et père Jean l'avaient dressé en lui parlant flamand. Ainsi il eut à apprendre ce que voulaient dire tels commandements : « Halte ! » « Marche ! » et « Va vite ! » Mais Jef et lui apprirent bientôt à obéir à Conrad même quand il ne tenait pas les rênes, tirant le petit canon avec obstination par-dessus les ruisseaux, montant et descendant des collines escarpées, franchissant fougueusement avec lui des buissons où ni chevaux ni automobiles, n'auraient pu passer. Les chiens reconnurent bientôt mutuellement leur façon de tirer et apprirent à réserver leurs forces pour les endroits difficiles et à tirer convenablement ensemble. Et malgré le caractère ombrageux de Jef, Pierrot découvrit en lui un compagnon honnête, toujours prêt à faire sa part de besogne et il finit par l'aimer. Conrad paraissait très content de tous deux.

Vint alors un matin où il y eut grande animation dans le camp des carabiniers. Des hommes couraient partout et des officiers jetaient des commandements à haute voix. Conrad vint et attela vivement Pierrot et Jef à leur canon et ils partirent, en courant sur la route, vers Bruxelles avec quelques-uns des autres chiens et des canons. Quand ils eurent parcouru à peu près un kilomètre et demi, les chiens furent dételés et attachés à des arbres et les canons placés sur la route. Bientôt on entendit le galop de chevaux, et des coups de fusil furent tirés, ce qui effraya les chiens et ils tentèrent de rompre leurs laisses et de se sauver. Mais ils furent encore bien

plus effrayés quand leurs propres canons se mirent à parler. Un horrible bruit étourdissant se fit entendre et quelques-uns des chiens s'accroupirent et rampèrent pour se cacher, tandis que d'autres sautaient et hurlaient. Des



hommes vinrent et leur donnèrent des coups de pied en leur ordonnant de se tenir tranquilles ; tous les soldats paraissaient pressés et excités. Pierrot

tremblait violemment et souhaitait d'être à la maison avec Grand-Père et petite Lisa, mais le massif Jef prenait tout cela de façon très calme, ce qui rendit courage à Pierrot.

Une compagnie d'infanterie belge arriva en courant, puis les soldats se jetant les uns à plat au bord de la route, les autres se tenant debout derrière les arbres, ils commencèrent à tirer sur les uhlans. Alors, après un moment, deux armées arrivèrent à toute vitesse, chargèrent vers le bas de la route et le feu des mitrailleuses cessa.

Un peu plus tard l'ordre arriva pour les carabiniers de se replier et les chiens furent de nouveau vivement harnachés. Certains durent être poussés en avant à coups de pieds et à coups de poings, mais Pierrot et Jef obéirent à Conrad Orts malgré leur frayeur. À côté de leur canon, un soldat était étendu gémissant et Pierrot le flaira curieusement. Il ne pouvait rien y comprendre du tout.

Cela avait été seulement une petite escarmouche d'avant-poste, mais ce fut la première expérience qu'eut Pierrot de la guerre. Beaucoup de jours se suivirent au cours desquels les mêmes choses se passèrent. Parfois, il y avait des escarmouches, parfois de fausses alertes, mais les chiens ne savaient jamais quand ils allaient être appelés en action avec leurs petits canons. Nuit et jour, c'était continuellement la même chose et il était heureux pour eux qu'ils eussent appris à saisir quand il survenait le moment propice pour se reposer et dormir. Les heures des repas devinrent très incertaines. C'était complètement différent du cours régulier de la vie d'un chien de charrette à Bruxelles. Graduellement ils apprirent à concevoir ce qu'on attendait d'eux et y répondaient de bonne volonté. En fait, il y avait dans l'action quelque chose d'entraînant qui les gardait constamment anxieux et sur le qui-vive. Ils s'accoutumèrent à l'odeur de la poudre et au bruit du canon et Pierrot ne tremblait plus du tout.

En général, Conrad était bon quoique habituellement pressé et un peu brutal et il n'y avait plus jamais de douceurs ni de caresses. Tout cela était très difficile à s'expliquer.

Le camp fut déplacé deux ou trois fois et finalement les carabiniers se retirèrent vers le cercle des forts d'Anvers. Là, une fois de plus, Pierrot entendit les bruits et sentit les odeurs de la ville.

Conrad attela ses chiens un jour à une charrette d'approvisionnement et les emmena à la ville. De nouveau Pierrot trotta par des rues pavées entre de hautes constructions et une fois son oreille fine entendit le son des charrettes à lait roulant bruyamment sur le pavé. Cela lui fit ressentir fortement le mal du pays.

À leur retour ils durent attendre que fût passée une longue colonne de soldats en marche. Ceux-ci paraissaient fatigués et étaient couverts de poussière, et le bruit que faisaient leurs pieds battant la route parut étrange aux oreilles de Pierrot. Soudain, son œil fut attiré par une figure qu'il crut reconnaître. Serait-ce père Jean ? Peut-être venait-il pour l'emmener à la maison ?

Pierrot renifla, mais dans le fort relent d'hommes de la troupe en marche il ne reconnut aucune odeur qui lui fût familière. Il aboya de toutes ses forces. « Je suis ici, père Jean ; je suis ici ! » Mais Conrad lui ordonna de se taire tandis que le soldat dans le rang gardait les yeux fixés droit devant lui et continuait à marcher sans se retourner. Ainsi Pierrot avait dû se tromper. Cela le rendit très malheureux et il gémit tout bas, d'un ton légèrement sifflant, jusqu'à ce que la colonne fût passée et que Conrad se remît en marche.

Un jour vint où eut lieu une bataille plus violente qu'aucune de celles auxquelles Pierrot avait déjà été mêlé. Les Allemands avaient disséminé leurs forces jusqu'à ce qu'ils fussent très près des forts d'Anvers, et pour les refouler il fallait engager une action en nombre. Beaucoup de soldats furent hâtivement requis vers le front : la cavalerie, l'infanterie en rangs serrés, et l'artillerie montée. Quand l'ordre atteignit les carabiniers, la batterie des mitrailleuses était prête avec les chiens attendant dans leurs harnais et ils partirent en trottant vers la route.

Après qu'ils eurent parcouru environ un kilomètre et demi, un officier arriva au galop et les envoya à gauche de la route autour d'un petit bois dans lequel se trouvait un bataillon d'infanterie en action. Les coups de fusil faisaient un bruit incessant : de temps en temps des shrapnells passaient en sifflant dans l'air et des bombes faisaient explosion dans la terre molle ou parmi les arbres.

Les hommes exhortaient leurs chiens à de plus grands efforts, ceux-ci labouraient le terrain irrégulier en tirant leurs mitrailleuses et leurs caissons, descendant et escaladant les ravins à travers la broussaille à une vitesse folle.

Comme ils franchissaient la bordure du bois ils découvrirent en face d'eux une colonne d'Allemands avançant lentement en contournant le flanc des Belges. Les carabiniers vivement se déployèrent, puis se jetèrent à plat



ventre en s'abritant derrière les buissons ou les monticules qu'ils trouvaient et ouvrirent le feu. Mais les hommes chargés des batteries ne purent point se cacher. Ils durent actionner leurs mitrailleuses et courir leur risque.

On n'eut pas le temps de dételer les chiens, aussi furent-ils simplement retournés pour laisser accomplir derrière eux le tumulte de la bataille pendant que leurs mitrailleuses grondaient à leurs côtés. C'était très dur à soutenir et plusieurs d'entre eux auraient pu s'enfuir si ce n'était qu'une demi-douzaine d'hommes avaient été requis pour retenir les chiens solidement par la tête en se tenant accroupis auprès d'eux.

Des balles se mirent à siffler autour de leurs oreilles et faire « plouf ! plouf ! » dans le sol tout près d'eux. De temps à autre un homme tombait silencieusement ou en poussant un cri perçant et, en face, à droite,

Pierrot entendit un chien qui lançait des hurlements d'angoisse. Derrière lui Conrad Orts grommelait et soufflait entre les dents pendant qu'il faisait fonctionner désespérément sa mitrailleuse.

Brusquement, un des hommes qui se trouvait à la tête des chiens porta la main à la gorge, articula un gémissement bruyant, et tomba dans l'herbe, et deux des chiens se sauvèrent affolés, leurs canons bondissant derrière eux. D'autres chiens sautaient et grognaient et tout ce que les hommes purent faire était d'empêcher une débandade. Pierrot fut saisi de panique et du

désir de fuir rapidement, mais Conrad se montra pour un moment, leur criant : « Tranquille, les chiens, tranquille ! » Vieux Jef, impassible, fit entendre un grognement intérieur et Pierrot se tint coi.



Le feu des mitrailleuses avait arrêté l'assaut des Allemands et les carabiniers reprirent leur marche en avant, de monticule en monticule, en continuant leur feu. À la fin, les Allemands se retirèrent et le gros de la bataille se déplaça. Les carabiniers furent rappelés et rentrèrent avec leurs batteries en s'abritant derrière les arbres pour reprendre haleine. Précisément, comme ils tournaient, une balle rapide atteint un jeune chien à robe tachetée dont Pierrot avait fait la connaissance. Il trottait tout près de son compagnon et de la mitrailleuse, et avec un cri de douleur et d'effroi, il fit un bond et tomba aux pieds de Pierrot, le sang rouge s'échappant de son épaule.

Stupéfait de terreur, Pierrot s'arrêta net et flaira son camarade tombé. Alors Conrad l'obligea à avancer tandis que l'homme dégageait le chien mort en coupant ses traits.

Ce jour-là, pour les carabiniers la bataille était terminée, mais Pierrot avait vu la mort de près et il commençait à comprendre.

---

## CHAPITRE IV

Vint enfin le jour tragique de l'évacuation d'Anvers, quand le Roi des Belges et sa brave armée vaincue se retirèrent tristement vers l'Ouest quittant leur beau pays dès lors sans protection. Les carabiniers furent envoyés en avant avec leurs mitrailleuses, laissant à l'artillerie montée, aux autos blindées et à la cavalerie le soin de couvrir l'armée en retraite.

Des troupes partirent en chemin de fer par Gand, Bruges et Ostende, mais la majorité de l'armée, y compris les carabiniers, fut obligée de voyager à pied.

C'était une marche forcée, longue et ardue : cent et trente kilomètres couverts en trois jours, parfois en longeant les routes, d'autres fois à travers champs, mais toujours en se pressant au point que les chiens sentaient comme leurs jambes fléchir et leurs poitrines éclater.

Un jour ils débouchèrent au bord de la mer, et Pierrot eût souhaité d'y séjourner et de contempler cette nouvelle merveille, mais il paraissait toujours y avoir une raison de se presser et Conrad ne voulut point qu'il se reposât. Ils laissèrent derrière eux les jolies fermes et la contrée boisée et arrivèrent enfin dans la région des canaux, des digues et des dunes de sable où de bizarres petits saules taillés poussaient au bord des routes et sur les berges des ruisseaux. Des pluies fréquentes et de la boue rendaient aussi la remorque des canons doublement laborieuse.

Enfin, fatigués et mécontents, ils arrivèrent à une halte où on permit aux chiens une brève sieste pendant que les rangs furent reformés et que les hommes établissaient leur camp et creusaient des tranchées.

C'est ici que Pierrot eut l'occasion de voir des soldats en kahki qui chantaient des refrains singuliers et parlaient une langue étrangère ; ils paraissaient très cordiaux. Un jour, quelques-uns d'entre eux vinrent visiter les carabiniers, et on se serra beaucoup les mains, on fuma abondamment mais on parla peu. Ils semblaient particulièrement s'intéresser aux chiens, et l'un d'eux, une sorte de gaillard trapu, à la face très rouge et à la figure

souriante, les enjamba et, comme s'il en avait attendu l'occasion pendant des semaines, il caressa le dos des chiens en tout sens et leur frotta les oreilles. Jef se montra froidement défiant, tandis que Pierrot agita violemment sa queue hirsute et planta ses deux pattes boueuses sur la large poitrine du soldat. Sur ce, il donna à Pierrot une rude étreinte et une tape sur la tête, puis s'en fut rapidement.

Ceci fit énormément de bien à Pierrot, car quoique Conrad Orts fût un bon



maître, il ne paraissait pas avoir le temps de prodiguer des caresses, tandis que dans le cœur de Pierrot il y avait un insatiable besoin d'affection pour les hommes. Quand l'homme en kahki fut parti, Pierrot le suivit

des yeux et pleura. Puis il se coucha, se plaignit un peu, et une grande sensation de mal du pays l'envahit de nouveau.

Si un chien ne peut pas réellement raisonner, à peine peut-il se souvenir et Pierrot sentit qu'il avait perdu ce qu'il y a de meilleur au monde, mais ne parvint pas à en comprendre la raison.

Tout lui repassa dans l'esprit : la paisible métairie avec Médard et les vaches ; mère Marie avec sa figure fraîche et ses cruches luisantes ; la ville affairée avec ses folâtres vendeuses de journaux ; le tendre vieux Grand-Père et la joyeuse petite Lisa, les mains mignonnes et les voix douces et la joie d'être choyé. Mais Pierrot n'était qu'un chien et la guerre c'est la guerre. On ne peut se préoccuper de ces choses futiles quand la destinée de la patrie est en jeu.

Bientôt la bataille reprit, seulement il n'y avait plus d'impétueux élans sur les grandes routes, ni à travers les champs verts, mais on pataugeait dans la boue, escaladant les tranchées en de brèves et exténuantes charges et de hâtives retraites. C'étaient des batailles à courte distance et presque

incessantes. Il y avait un continuel grondement de gros canons et le fracas énervant des obus qui éclataient à bout portant. Les chiens étaient rarement dételés, se couchaient par intermittence où ils pouvaient et souffraient souvent de la faim.

Au cours d'une des nombreuses rencontres survint parmi les dunes un triste événement ; Conrad Orts tomba dans le sable humide et ne se releva plus. On commanda la retraite, mais Conrad ne répondit point. Jet et Pierrot



regardaient avec perplexité les autres hommes et les chiens se démener en reculant vers les monticules de sable.

Alors surgirent des cris et du tumulte derrière eux, ainsi que des coups de feu hostiles. En se retournant ils virent

venir à eux les hommes en gris qui se précipitaient des dunes. Mus autant par la crainte que par le sentiment instinctif qu'ils avaient de retourner vers leurs amis, les deux chiens belges se précipitèrent en un galop fou derrière les carabiniers en retraite, laissant où il était tombé, le corps inerte de leur maître.

Par miracle, ils atteignirent en sûreté les tranchées quoiqu'une pluie de balles tombait autour d'eux ; là un homme, appelé André Wyns, se chargea d'eux et de leur mitrailleuse.

Et maintenant une nouvelle infortune atteignit Jef et Pierrot, car André Wyns était un homme brutal qui connaissait peu la manière de traiter les chiens. Il les battait, les bousculait et leur donnait des coups de pied, non par méchanceté, mais à cause de la fausse idée que pareil traitement était nécessaire pour obtenir davantage d'eux. Au début, Pierrot était terrifié et furieux et témoignait son ressentiment parce qu'il n'avait jamais été battu, mais il apprit bientôt l'inanité de la rébellion et se soumit de bonne grâce. Il attendit ardemment le retour de Conrad Orts, mais Conrad ne revint jamais.

Quant à Jef, il subit tout en silence, cependant il était aisé de voir qu'il n'avait pas d'affection pour André.

Quand arrivèrent les froids de l'hiver, il y eut plus de misère pour les hommes et les chiens. L'eau était gelée dans le fond des tranchées et les nuits étaient froides et humides. Heureusement pour Pierrot, il avait été élevé à l'extérieur et habitué à la pluie, à la gelée et au verglas et il avait un rude et épais pelage. Mais cela ne l'empêchait pas d'avoir, après ses marches dans l'eau, les pattes gelées et blessées par la boue durcie des mares congelées. Des particules de glace se formaient dans ses pattes et le faisaient cruellement souffrir. Certains hommes mettaient des bandages à leurs chiens, mais André Wyns ne paraissait pas avoir le temps de faire cela. Il ne les battait que plus fort quand ils portaient les membres raidis ou qu'ils montraient des marques de lassitude au retour. La nuit, les hommes s'enroulaient dans des couvertures et entretenaient des petits feux quand ils pouvaient trouver du combustible, mais il n'y avait jamais de feu ni de couvertures pour les chiens.

Si les empereurs peuvent occasionner autant de souffrance aux hommes, il y a peu de chance pour qu'ils se soucient des membres meurtris et des pattes saignantes de grelottantes bêtes muettes.

Les jours et les semaines passèrent et quelques-uns des chiens moururent de pneumonie ou, affaiblis par la faim et les privations, durent être abattus. Pierrot devenant de plus en plus maigre et décharné fut bientôt à bout de forces. Il était presque insensible aux coups d'André et son esprit était devenu si borné qu'il travaillait machinalement et sans initiative. Les jours heureux sur la route de Waterloo lui apparaissaient maintenant si confus et imaginaires qu'il y songeait rarement, seulement au fond de son cerveau il y avait toujours une douloureuse attente sans espoir.

Un matin de la mi-hiver, au lever du jour, Pierrot fut éveillé d'un sommeil sans repos, par un grand bruit et du tumulte tout autour de lui. Lui et Jef avaient dormi, débarrassés de leurs harnais, au-dessous de leurs canons, dans un petit creux au bord des tranchées, couchés l'un près de l'autre pour se réchauffer. Dans la nuit, une neige légère était tombée et les avait en partie recouverts.

Pierrot se dressa sur ses pattes, s'étira, se secoua avec lassitude et considéra avec stupéfaction la grande étendue blanche. Au delà des tranchées, à quelques centaines de mètres, il put voir les casques d'une armée d'Allemands s'avancant rapidement en rangs serrés. Les soldats belges se pressaient vers l'escarpement, à la rencontre de l'attaque, et déjà leurs fusils parlaient tandis que les balles allemandes creusaient des minces sillons dans la neige ou se perdaient dans le talus. Déjà un ou deux des chiens qui se trouvaient dans des endroits exposés hurlaient de douleur ou tombaient raides sur le sol et, de temps en temps, un des carabiniers s'affaissait dans le fond de la tranchée.

Les hommes qui avaient charge des petites batteries se précipitaient vers leurs mitrailleuses et quelques-uns des chiens furent harnachés à la hâte. Bientôt Pierrot vit André Wyns arriver avec peine vers eux, les bras pleins de

munitions. Il les avait presque atteints quand il s'abattit en avant sur la figure et roula du talus.

Alors vinrent les Allemands par centaines et milliers, non avec enthousiasme, mais se pressant féroce-ment et remplissant les vides à

mesure que leurs camarades tombaient. Il y eut un ordre bref et les Allemands, baïonnettes aux canons, se précipitèrent à l'assaut de la tranchée.

Alors ce fut une effrayante confusion d'hommes qui luttèrent. Ils remplirent la tranchée se battant désespérément, et Belges et Allemands tombaient ensemble mourant soudainement ou dans de terribles agonies. Les Belges se battirent obstinément, mais pied à pied les survivants furent repoussés et les Allemands se répandirent dans la tranchée, piétinant les cadavres des leurs ainsi que ceux des ennemis et franchirent l'autre côté du talus.



Un ou deux des carabiniers avaient réussi à mettre leurs mitrailleuses en action, mais ils furent bientôt débordés et les chiens harnachés furent vivement passés à la baïonnette pour les empêcher de s'enfuir avec les mitrailleuses.

Certains des autres chiens se sauvèrent et peut-être quelques-uns échappèrent, mais il y avait peu de chances pour eux.

Pierrot et Jef se tenaient dans l'expectative, l'idée de la fuite ne leur étant pas venue. Des hommes se traînant, passaient devant eux, mais ils restaient étourdis et terrifiés. Alors une grande brute d'homme, la face tordue par le délire belliqueux qui parfois change un homme en un démon, arriva en sacrant et en jurant sur le haut du talus et, trouvant les chiens dans son chemin, passa sa baïonnette par cruauté au travers du cœur du pauvre Jef.

Pierrot vit choir son compagnon d'attelage sans un cri. L'Allemand mit le pied sur le corps de l'animal et en tira la baïonnette avec

effort. Un flot de sang la suivit et fit une mare rouge dans la neige.

Une rage insensée saisit Pierrot et, avec ce qui lui restait de son ancienne force agile, il sauta à la gorge de l'homme et enfonça ses crocs dans la chair. Le

soldat laissa tomber son fusil et, saisissant Pierrot dans ses mains solides, essaya de l'étrangler et l'obligea ainsi à lâcher prise. Mais le chien était fou, aveuglé par la rage et insensible à la douleur. Il sentit la déchirure des muscles du cou de l'homme entre ses mâchoires et goûta le sang chaud. Alors l'étreinte des mains du soldat se relâcha et il tomba en arrière. Pierrot tomba avec lui, reprenant profondément haleine après avoir presque étouffé. Mais l'homme gisait immobile, ne se débattant plus, et Pierrot se dégagea et se mit debout en chancelant.

La bataille qui faisait rage autour de lui ne fit aucune impression sur ses sens étourdis. Mais, soudain, une autre forme grise apparut devant lui ; une



lourde botte l'attrapa sous la gueule et l'envoya s'étendre plus loin.

Alors la détonation d'un fusil se fit entendre bruyamment à ses oreilles et il sentit une brûlante et terrible douleur dans sa cuisse de derrière.

Et puis, ce fut l'obscurité.



## CHAPITRE V

Quand la lumière se fit de nouveau dans le cerveau en détresse de Pierrot, il eut d'abord conscience d'une sensation d'intense douleur et de faiblesse. Alors, peu à peu, il ressentit un poids sur la poitrine et une souffrance aiguë dans la cuisse droite. Il leva la tête mais se trouva dans l'incapacité de se mouvoir et d'atteindre sa patte blessée avec la langue. En travers de son corps pesait la lourde jambe d'un soldat mort.

Pierrot s'affaissa et attendit jusqu'à ce que l'éblouissement passât et que la raison lui revînt. Puis l'universel instinct de la conservation et le désir de lutter pour la vie se réveilla en lui. Petit à petit, avec de longs et douloureux intervalles entre ses efforts, il réussit à se traîner et se débarrasser du poids qui pesait sur lui. Tremblant de faiblesse, il se tint un moment debout, comme pour s'assurer s'il était encore en vie. Tout était calme autour de lui, quoique le bruit de la bataille faisait rage non loin de là. Il fit à peine attention aux corps d'hommes tombés dans la tranchée mais entendait leurs plaintes de temps à autre. Alors il tomba de nouveau sur le flanc et fit une faible tentative pour lécher son membre blessé. Sa patte était complètement engourdie et les poils étaient collés ensemble, mais le sang ne coulait plus.

Quand son restant de force revint, il sentit qu'il avait froid et aussi qu'il était faible, et le besoin se fit sentir, suivant l'instinct de l'animal blessé, de se traîner dans un endroit abrité où il pourrait recouvrer son énergie ou bien mourir. Il lui semblait qu'avant tout, il devait se sauver de cette horrible tranchée. Lentement et avec peine, traînant la patte, il grimpa le talus et au-dessus du parapet se coucha haletant sur le sol couvert de neige. Ensuite, après un petit repos, il se remit de nouveau en marche en chancelant vers un menu taillis d'arbrisseaux qui avaient été presque entièrement couchés sur le sol et foulés aux pieds par les grenadiers.

L'abri lui paraissait être très éloigné et il fut obligé de s'arrêter souvent pour se reposer. Quand enfin il s'en approcha, il fut effrayé un moment par le bruit que fit un lièvre qui sortait précipitamment de dessous le taillis inextricable et se sauva en sautant au-dessus de la neige.



Pierrot ne sentit aucune envie de lui faire la chasse ni ne montra aucun étonnement de ce que le lièvre eût échappé à la destruction. Il se terra sous les branches brisées et suivit en flairant la piste du lièvre vers son gîte dans le gazon sec. L'endroit était encore chaud et Pierrot, avec satisfaction, se coucha dessus en rond et se mit à soigner sa blessure.

Pendant trois jours et trois nuits Pierrot resta dans sa cachette, dormant la plupart du temps. À midi, le chaud soleil perçait au travers des ramilles qui la nuit l'abritaient des vents âpres. Les autos de la Croix-Rouge vinrent et il y eut des bruits d'activité humaine dans la tranchée. Des soldats passaient tout près, mais il n'y eut pas d'assaut et le fracas des détachements de cavalerie ne troubla point son abri. Il resta dans son buisson épais sans être découvert, attendant patiemment la guérison ou la mort.

Pendant la troisième journée, il devint inquiet et dormit peu. Il se sentait un peu plus fort et son esprit était devenu plus lucide. Sa patte blessée le faisait souffrir de façon moins aiguë. Vers la chute du jour, un besoin impérieux lui vint de marcher en avant.

Jusqu'alors, et c'était assez singulier, il n'avait pas senti la cruelle angoisse de la faim, car il est naturel pour les chiens malades de jeûner. Mais maintenant il se sentait douloureusement pris d'une soif ardente.

Hors de son gîte, il avait de temps en temps pu atteindre et laper la neige froide, mais quoique cela parût bon à son museau et à sa bouche enfiévrée, cela n'avait pas suffi. Puis il se sentait la gorge brûlante, sa langue était épaisse et sèche et sa tête lui faisait mal.

Si vous doutez que les chiens aient des maux de tête, observez à l'occasion la façon dont votre terrier l'appuie contre vos genoux dès qu'il est souffrant et combien il implore la pression de votre main.

Donc Pierrot se traîna hors de sa couche dans l'obscurité qui se répandait ; il regarda autour de lui en étirant ses membres raidis et leva son nez au vent pénétrant. Il fit le tour de son buisson et partit par la route congelée dans la direction des dunes, avançant péniblement, se maintenant à l'abri et flairant après de l'eau.

Deux fois il entendit des voix et, en outre, des bruits de pas qui approchaient et passaient tout près pendant qu'il se tenait tranquille et attendait craintif. À la fin, il arriva à un creux où la neige fondue avait formé une petite mare. Il brisa la mince couche de glace avec une patte de devant et alors, fourrant son nez dans l'eau glacée, il but longtemps et avec satisfaction.

Quand sa soif fut étanchée, une vie nouvelle sembla s'infiltrer dans ses veines et le courage revint dans son cœur vigoureux. Mais il était encore faible et après un moment d'indécision il rampa vers son abri.

Le matin du quatrième jour, il s'éveilla reposé. Mais cette fois, un nouveau besoin était venu s'ajouter à son tourment. Il avait faim. Des élancements aigus parcouraient ses membres et tout son être clamait le besoin de nourriture.

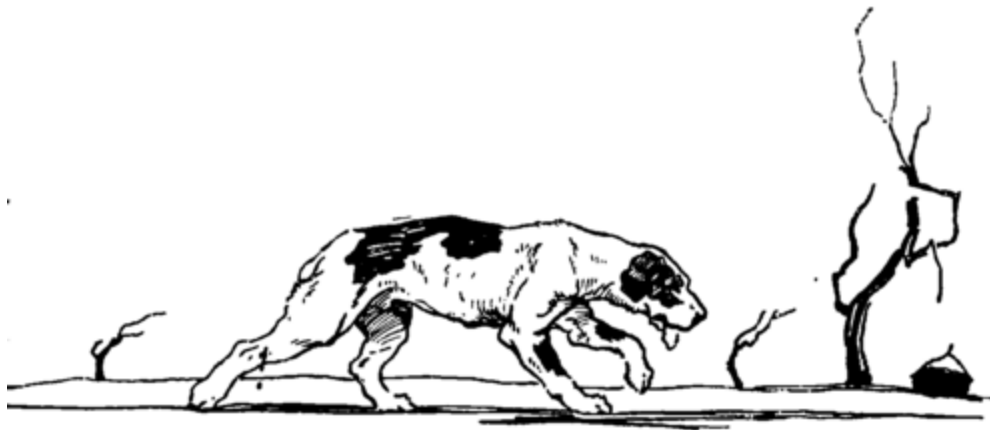
Il risqua la tête hors de sa cachette et regarda autour de lui, reniflant l'air. Par-dessus le bord de la tranchée il vit des mouvements d'hommes et le soleil brillant sur des canons de fusil et sur des casques d'Allemands. Il rentra à la dérobée, l'expérience lui avait appris à être prudent.

Il en avait assez des soldats et de la guerre. Il résolut d'attendre.



Toute la journée il souffrit les affres de la faim et se débattit contre l'envie de se lancer éperduement à la recherche de nourriture. Et comme le jour avançait, il ressentit un besoin toujours grandissant de retourner à la maison. Il était hanté d'un intense désir de retrouver sa couche confortable dans l'écurie de Médard ; d'atteindre la maison où il y avait toujours abondamment à manger ; de sentir les mains si bonnes qui connaissaient la façon de guérir les blessures d'un chien ; de goûter l'affection humaine qui, dans son esprit, était perdue si loin dans le passé qu'elle lui revenait comme un rêve céleste. Le besoin du foyer devint un but dominant qui l'obsédait et l'entraînait comme par des chaînes.

À plusieurs reprises, il sortit avec élan de son buisson et aussitôt la vue des soldats le faisait reculer craintivement.



Quand enfin la nuit tomba et que les tranchées brillèrent de petits feux de camp, Pierrot sortit définitivement et avec précaution. D'abord, il retourna à la mare où il avait bu et de nouveau étancha sa soif brûlante. Puis il passa dans l'obscurité par une autre partie inconnue du pays. Il longea les dunes, suivit un petit cours d'eau pendant un demi-kilomètre, à peu près, et alors entra dans un fossé peu profond à côté d'une route remplie d'ornières. Il se fiait peu à ses yeux, mais ses oreilles et ses narines étaient constamment en éveil afin de découvrir le danger et il prêtait une attention soutenue à tout ce qui, à ses sens, suggérait la présence de l'homme. Ses pattes meurtries s'étaient cicatrisées, mais il était obligé de marcher sur trois jambes à cause de sa blessure et il était encore très raide et loin d'être fort. Toujours son nez recherchait sur la terre et dans l'air l'odeur de la nourriture.

Il s'arrêta soudain et leva la tête. D'un ravin peu profond, à quelques pas de la route, vint un relent qui, tout d'un coup, l'attira et le repoussa. c'étaient des émanations d'homme et de fumée d'un feu de bois. Il y avait aussi une odeur de nourriture. L'idée des soldats le terrifia, mais l'exercice inaccoutumé auquel il venait de se livrer avait rendu sa faim dévorante.

Le relent de la nourriture irrésistiblement l'attira ; il rampa furtivement vers les buissons menus qui croissaient le long du ravin. Épiant au travers, il vit avec effroi le scintillement de feux de camp mourant qui s'étendait sur une longue ligne et de vagues formes d'hommes couchés et roulés dans des couvertures. Sur l'autre talus, une sentinelle isolée faisait la garde, allant et venant lentement.

Pierrot avança silencieusement en se cachant derrière les buissons jusqu'à ce qu'il arrivât à un endroit où l'odeur d'aliments dominait. Directement au-dessous de lui, était un de ces feux couverts et, à quelques pieds au bas du talus, il discerna un tas d'objets épars, indéfinis, d'où émanait l'odeur.

Rendu inconscient par la faim, Pierrot sortit précipitamment de dessous le taillis et se rua sur les reliefs de repas du camp. Une croûte de pain sec, les os et les abatis d'une volaille, les haricots adhérents à l'intérieur d'une boîte de conserves, il dévora gloutonnement le tout.

Une des boîtes d'étain déplacée par le museau avide de Pierrot roula avec bruit le long du talus, et la sentinelle de l'autre côté s'arrêta et vivement leva son fusil à l'épaule. Pierrot se tapit en la guettant. Évidemment le soldat pensa qu'il valait mieux ne pas éveiller ses camarades par un coup de fusil et, supposant qu'un animal rôdait là, ramassa une pierre et la jeta vers Pierrot. Elle tomba avec un bruit mat à côté de lui et rebondit dans le taillis.

Pierrot quoique effrayé mais encore affamé saisit un grand os dans ses dents et se sauva à travers les buissons.

Sans perdre de temps à s'assurer s'il était poursuivi, il courut sur ses trois pattes par les champs congelés, durant plus d'un kilomètre avant de s'arrêter. Se rendant compte alors de ce qu'il avait entièrement échappé au danger qui l'avait menacé, il tomba la poitrine sur le sol dur, avec l'os entre ses pattes, et passa une demi-heure d'intense satisfaction en le rongeant jusqu'à ce que le dernier vestige en eût disparu.

Quand l'aube commença à se lever timidement dans le ciel, Pierrot chercha une nouvelle cachette. À la fin, il découvrit les restes dispersés d'une meule de foin dans une prairie marécageuse. Le foin était humide et durci par la gelée, mais Pierrot creusa son chemin sous le plus gros tas et y dormit du sommeil profond de l'épuisement jusqu'à ce que tombât le soir.

Quand il s'éveilla, il était perclus et il souffrait, mais il se traîna en avant en gémissant doucement et il décida de retourner vers la maison de ses maîtres.

Il n'éprouva pas le moindre doute quant au sens de la direction, mais il n'avait aucune idée de la distance à parcourir. Il n'y avait qu'une chose à faire : s'appliquer à marcher opiniâtrement en avant en évitant de poser la patte droite sur le sol.

De temps en temps, il fit un détour pour s'éloigner des formes suspectes et aussi pour chercher de quoi soulager sa fringale.

Cette nuit-là, deux fois, il tomba sur quelques reliefs ; c'était insuffisant mais cela aidait à apaiser les tiraillements de la faim.

Le lendemain matin, n'ayant vu aucun soldat et trouvant la campagne apparemment paisible, il fut enhardi à continuer son voyage en plein jour parce que le désir de revoir la maison le tenaillait violemment. Mais l'effort était trop grand pour son corps affaibli et il fut obligé d'y renoncer avant la moitié du jour et de se tapir dans une haie pour se reposer.

À un moment donné, pendant l'après-midi, un bruit réveilla Pierrot en sursaut et il se dressa sur ses pattes. Une forme humaine et des pas le firent vivement se mettre sur la défensive, les dents découvertes et le cou raidi. Devant lui se trouvait une jeune femme vêtue d'une grossière robe grise, d'un châle déchiré, et chaussée de sabots. Elle ne paraissait ni heureuse ni jolie comme les marchandes de journaux de Bruxelles, ni propre avec une figure fraîche comme celle de mère Marie :

c'était une personne  
trapue, à l'air  
mélancolique, à la figure  
pâle, aux yeux ternes, et  
dont les commissures  
des lèvres étaient affaissées.



D'abord elle fut aussi surprise que Pierrot et des signes d'effroi se répandirent sur ses traits qui n'étaient pas jolis à voir. Mais, quand elle constata qu'il ne s'agissait que d'un chien, son regard redevint sombre et elle l'attendit immobile.

Pierrot n'avait jamais souffert le mal des mains d'une femme et son grognement s'éteignit dans sa gorge. Les poils de son cou se rabaissèrent et il essaya de faire aller sa queue. Il fit un pas hésitant vers la femme.

Un sourire s'ébaucha sur la figure de la paysanne et elle s'approcha doucement de Pierrot avec ses larges paumes ouvertes. Le chien avança un peu plus près, les oreilles dressées, et la considéra avec une satisfaction hésitante. Alors la femme s'aperçut qu'il était perclus.

Sa sympathie s'augmenta, elle s'approcha et lui mit la main sur la tête. Puis elle se baissa et tâta sa patte de façon un peu brusque. Elle fit mal à Pierrot, mais lui, ne lui rendit, de son nez froid, qu'une caresse à l'oreille.



« Pauvre bête » dit la femme en flamand.

« Venez, et nous allons laver la patte. »

Pierrot la suivit tandis qu'elle avançait vers un petit bouquet d'arbres en contrebas de la route pour entrer par la porte basse d'une chaumine. Il n'y avait personne à l'intérieur, excepté un vieux chat gris qui, immédiatement, se sauva dans les combles. Sur quoi la femme fit entendre un rire court et contenu.

La petite maisonnette était vraiment pauvre et, apparemment, la femme y vivait toute seule quoiqu'il y eût un sarreau d'homme accroché à un clou au mur. Elle se déplaçait avec une sorte de résignation indifférente, suspendant un chaudron d'eau dans l'âtre, puis arrangeant un petit feu de fagots en

dessous. Pierrot se coucha devant et s'endormit à nouveau, car il était encore très las.

Quand l'eau fut chaude, la femme prit un vieux chiffon et lava la blessure de Pierrot. Il s'éveilla et battit de sa queue le sol de terre durcie, car l'eau chaude lui parut extrêmement bienfaisante. Alors, la femme banda sa patte avec un torchon en le faisant rester tranquille. Allant vers une armoire elle en tira un demi-pain de seigle et en coupa deux tranches. Puis elle prit un bol et un peu de farine et se prépara une sorte de soupe de gruau.

Elle la plaça sur la table grossière et avança un escabeau.

Pierrot ne s'approcha pas mais resta couché, guettant la femme avec intérêt, comme elle croisait les mains en baissant la tête.

Alors elle commença à manger son gruau avec une cuillère d'étain mais elle ne l'acheva

pas. Elle mit le bol par terre et Pierrot, ne comprenant pas combien elle avait encore faim, le dévora en un clin d'œil. Puis la femme donna à Pierrot une des tranches de pain et mangea l'autre elle-même. Le chat gris paraissait ne devoir compter que sur lui-même pour se procurer son dîner.



Pierrot s'étira une fois de plus devant le feu, avec une sensation de paix et de satisfaction telle qu'il n'en avait plus connue depuis longtemps, et il dormit profondément pendant de longues heures.

Le matin, la paysanne donna à Pierrot la moitié de son frugal déjeuner. Puis elle releva son vieux châle sur sa tête et ouvrit la porte de la chaumine.

« Viens avec moi », dit-elle.

Pierrot se leva à regret et sortit dans l'aube fraîche. La femme s'avança vers le petit bois mais Pierrot hésita. Elle avait été très bonne pour lui mais elle n'allait pas dans la direction



où se trouvait la maison de Pierrot. Comme elle ne l'entendait pas marcher, elle se retourna et lui parla de nouveau avec douceur :

« Viens avec moi », reprit-elle.

Mais Pierrot hésita encore. Il était reconnaissant à la femme, et sa première impulsion fut de lui obéir, mais, d'où il était, il pouvait voir la longue route qui se déroulait vers l'Est et il savait qu'au loin dans quelque'endroit, là-bas, étaient le « home » et les figures de ceux qu'il aimait. Le besoin d'avancer s'éveilla à nouveau en lui, et en faisant entendre un petit aboiement d'adieu, il tourna et s'enfuit rapidement sur ses trois pattes. Et le regardant partir, pendant un moment la femme se tint debout, scène pathétique dans l'âpre vent matinal. Alors, elle passa le dos de la main sur ses yeux et s'en retourna lentement parmi les arbres.

Ce n'était pas un voyage de trois jours que Pierrot avait entrepris cette fois, car quoique



n'ayant pas de charge à traîner derrière lui, il comprit qu'il ne pouvait pas voyager très vite ni faire de longues étapes en une fois. Il avait

seulement son instinct et une vague mémoire pour le guider, et souvent la route sinueuse le faisait s'égarer, de sorte qu'il couvrit beaucoup de kilomètres inutilement.

Mais il avait cessé de craindre les soldats et, osant maintenant voyager pendant le jour, il fit plus de chemin quoiqu'encore avec de grands détours

afin d'éviter les gens à l'air suspect. Son bandage grossier se dénoua et Pierrot le déchira avec les dents, sa patte blessée ne le faisait plus souffrir sauf quand il tentait de s'en servir.

C'était une chose laborieuse que de voyager sur trois pattes et avec de maigres rations. Parfois il était obligé de se laisser choir d'épuisement dans un endroit à l'abri et d'attendre que ses forces lui reviennent. Parfois, quand les affres de la faim le saisissaient, il était obligé de perdre des heures précieuses à la recherche de nourriture.

Il apprit à ne plus craindre les gens dans les maisons et les paysans dans les champs, et par deux fois, il fut invité dans des chaumières et nourri. Mais, toujours, il s'arrangeait pour partir après s'être reposé et ne se douta jamais qu'il se montrait coupable d'ingratitude.

Quelquefois, des hommes sur la route ou dans les champs l'appelaient, mais il ne voulait pas s'arrêter. Une fois, un gamin lui fit la chasse, et Pierrot mettant toute la vitesse qu'il put rassembler en ses trois pattes, parvint à s'échapper quoiqu'il fût obligé de se coucher, haletant, pendant un bon moment après cette course avant de pouvoir se remettre. Il était pénible pour lui de constater la perte de sa vigueur d'antan.

Il ne pouvait compter les jours mais savait seulement que le chemin paraissait interminable. Cependant, un après-midi, il eut la conviction que son voyage touchait à sa fin. Rien dans les choses du paysage ne lui était connu ; il n'avait jamais passé par là auparavant. Mais au dedans de lui, quelque chose disait qu'il approchait. Il avança avec persévérance, gémissant un peu en lui-même, tel un terrier qui sent la piste d'une taupe. Certainement, par dessus la côte ou au prochain tournant de la route, il reverrait les anciens endroits qui lui étaient familiers : maisonnettes et granges et champs bénis de son pays. Là-haut, tout près, seraient les figures dont il se rappelait si bien, les voix joyeuses des enfants, les mains adroites et bonnes de mère Marie.

Dans sa hâte inquiète d'arriver, il présuma trop de ses forces et, tremblant de surexcitation et de fatigue, il fut obligé de chercher un abri avant le coucher du soleil.

Cette nuit-là, il eut un sommeil agité. Fréquemment ses rêves le réveillèrent et il se trouvait debout fixant l'obscurité, prêtant l'oreille, ne

sachant à quoi, avant de se souvenir, puis se recouchait. Mais quoiqu'il eût mal reposé, il fut dehors avant le lever du jour et se remit à trotter courageusement.

Il voyagea la journée entière sans prendre de nourriture ni de repos, s'arrêtant seulement pour boire quand l'occasion se présentait. Il n'y avait pas de doute dans son esprit que ce jour-là il retrouverait son « home ». Nul bruit, odeur ou choses imprévues ne le détournèrent de sa marche en avant.

Bientôt enfin il déboucha sur la route qu'il connaissait, avec ses rangées d'ormes et son cœur commença à battre très fort dans sa poitrine. Insensible à la douleur et à la fatigue, il se précipita aveuglément en avant, vers l'endroit au détour de la route, par le petit chemin où devait se trouver la métairie.

Pierrot s'arrêta, frappé de consternation. La maisonnette couverte de tuiles avait disparu, et seules

des poutres calcinées subsistaient. Il flaira parmi les ruines pendant un moment avec une inquiétude grandissante et alors, tourna alentour vers les petites dépendances. Elles aussi avaient disparu, mais tout près se trouvait une cabane qu'il ne se souvenait pas avoir connue.



La nuit venait de nouveau et Pierrot se sentait très épuisé, abandonné et sans espoir. Était-ce donc cela le dénouement sans résultat de son long et pénible effort ? Où était la jolie petite maison avec les gens qu'il aimait et la confortable écurie où il couchait ? Tout cela s'était-il donc évanoui en fumée ?

Pierrot se traîna désespéré vers l'étrange petit abri et flaira par l'interstice sous la porte. Soudainement quelque chose de cette odeur lui causa une

frénétique exaltation. Il se mit à gratter vigoureusement à la porte et donna de la voix en aboiements courts et aigus.

---

## CHAPITRE VI

Après que le soldat belge eut emmené Pierrot, la petite ferme-métairie des Van Huyk fut le théâtre de pénibles événements. Bientôt les Allemands vinrent et prirent la seule vache, de sorte qu'il n'y eut plus de lait ni de beurre. Ils emportèrent aussi tout le blé et une grande quantité de seigle qui étaient dans la grange. Dans le champ, il y avait encore un peu de blé que Grand-Père n'avait pas eu le temps de rentrer. Tous ils récoltèrent et glanèrent chaque grain de celui-ci, et mère Marie le cacha sous le plancher de la maison avec le peu qui avait été laissé dans la grange. Tous leurs poulets furent emportés aussi et il ne leur restait pas grand'chose à manger. Les Allemands ne furent pas brutaux envers eux et leur donnèrent même un billet en paiement des choses qu'ils avaient prises, mais celui-ci ne pouvait servir à acheter de la nourriture.

Mère Marie craignant les soldats allemands, gardait Henri et Lisa enfermés et elle-même s'éloignait rarement de la maison. Seul le vieux Grand-Père sortait pour aller aux nouvelles et revenait en se promenant très crânement, quoique n'ayant jamais rien de bon à raconter. Les Allemands avançaient toujours, mais Grand-Père ne désespérait pas. Les Belges s'étaient battus bravement, comme devaient le faire des Belges, et ils seraient délivrés des mains des spoliateurs. Mais mère Marie avait moins d'espoir.

Elle avait très rarement des nouvelles de père Jean et tant de femmes pleuraient leurs morts qu'elle devint elle-même très triste et eut peur, surtout après qu'elle eut appris que Joseph Verbeeck avait été tué par un éclat d'obus. Des lèvres de ses voisins pris de panique, elle entendit d'autres choses qui la faisaient frémir et serrer petite Lisa tout contre elle.

De nouveau, les Allemands vinrent quelques semaines plus tard et recherchèrent dans la maison et les autres petits bâtiments tout ce qui pouvait leur être utile. Ils ne découvrirent point le petit trésor de mère Marie et un des soldats qui paraissait être un officier, se montra très furieux et parla très haut, malgré qu'on ne pouvait le comprendre. Quand il sortit et

alla à la grange, il brisa la porte avec son pied, quoiqu'Henri lui aurait indiqué comment l'ouvrir.

Un des soldats, cependant, ne se montra pas aussi brutal ; il se tenait à part, paraissant monter la garde à la porte, et quand l'officier jurait, il ne semblait pas l'approuver quoique ne disant rien. C'était un jeune Bava- rois à la figure ronde et bien

rasée et au regard bizarre ; il avait des mains rouges et lourdes de paysan. Quelque chose en lui attirait petite Lisa, et pendant que mère Marie était occupée avec les autres soldats, l'enfant se glissa inaperçue et alla vers lui.



Personne n'avait encore eu l'occasion d'apprendre à Lisa qu'il était impoli de regarder les gens en face et, avec des yeux francs et curieux, elle fixait en plein la large figure du soldat. Il avait presque l'air d'un grand jouet tel qu'il se tenait là, si rigide avec ses talons réunis et sa ronde face rouge apparaissant brusquement au-dessus de sa tunique grise avec sa rangée de boutons de cuivre luisants. Elle hésitait à rompre le charme qui paraissait avoir transformé cet homme vermeil en une statue de bois, mais le soldat ne put plus endurer longtemps d'être scruté ainsi et, graduellement, sa face se détendit et il sourit. C'était un bon sourire qui donna à Lisa une sensation de contentement. Alors, elle se rappela que c'était le premier rire franc et naturel qu'elle avait vu depuis longtemps. Certainement, tous ces soldats allemands n'étaient pas des monstres aussi terribles, après tout. En vérité, on pourrait aisément apprendre à aimer celui-ci.

Naturellement, petite Lisa n'était pas assez âgée pour comprendre que si tous les Allemands étaient des paysans bava- rois et tous les Russes des moujiks polonais, il n'y aurait jamais eu de guerre.

Grand-Père s'était plaint parfois d'avoir de la raideur dans les articulations et Lisa se demandait si ce soldat ne souffrait pas du même mal. Elle ne savait pas au juste comment lui poser la question, aussi lui demanda-t-elle en flamand : « Pouvez-vous vous baisser ? »

Lisa avait une petite voix douce quoique d'un ton aigu et cela fit rire plus ouvertement le soldat. Il hocha la tête et articula quelques mots d'une voix extraordinairement gutturale et qui n'avaient aucun sens pour Lisa. Elle était convaincue qu'il ne pouvait se baisser, tandis que l'apparente mobilité de son cou la rassurait.

Son regard était attiré par un léger mouvement de sa main droite qui lui pendait au côté et, allant vivement auprès de lui, elle la leva et découvrit que son bras, au moins, était naturellement attaché à l'épaule. Ce à quoi le soldat rit à haute voix mais se contint aussitôt que ses camarades et l'officier apparurent de derrière la maison. Alors Lisa entendit sa mère qui l'appelait et elle rentra en courant.

Après une dernière inspection de la maison, l'officier parla aux soldats qui marchaient devant et tous ils partirent à travers champs, vers la maison de M<sup>me</sup> Verbeeck.

Comme ils défilaient devant la fenêtre de la cuisine, la téméraire petite Lisa passa la tête dehors et le soldat bavarois frôla de ses lèvres le sommet de la petite tête blonde si rapidement que personne ne le vit, pas même le vigilant officier ni l'inquiète mère Marie. Lisa agita la main et lui cria au revoir de façon perçante, mais il marcha droit devant lui avec les autres sans se retourner. Peut-être, cependant, avait-il entendu.

Après que les soldats eurent vainement cherché le grain qui était caché sous le plancher, mère Marie se sentit entièrement soulagée, mais elle commença à s'inquiéter en raison de la petite quantité qui restait. Personne ne semblait savoir combien de temps durerait la guerre. L'un disait trois ans, un autre croyait que les Anglais seraient arrivés dans quelques semaines et qu'alors les Allemands devraient rentrer chez eux au galop ; d'autres déclaraient que, quoiqu'il arrive, la Belgique était condamnée et qu'au plus tôt les gens quitteraient le pays mieux cela vaudrait.

Mère Marie ne savait qui croire, mais elle décida qu'il serait prudent de ménager sa petite provision de grain afin qu'il y en eût suffisamment pour

tout l'hiver. Par poignées, elle en évaluait la quantité et aussi les choux tardifs, les navets et toutes autres choses qu'elle pouvait compter comme nourriture, puis divisa le tout par le nombre de jours d'hiver. Quand elle s'aperçut combien peu cela laissait pour chaque jour, avec rien en plus pour les dimanches, elle se montra perplexe. Elle consulta Grand-Père qui décida qu'on se réduirait à des portions plus petites.

Mère Marie expliqua cela aux enfants aussi bien qu'elle put, mais petite Lisa ne comprit pas. Aussi, quand elle se rendit compte combien elle avait peu à manger, même quand elle avait très faim, elle se mettait parfois à pleurer. Mais Henri qui allait avoir bientôt neuf ans, maintenant, avait beaucoup appris de Grand-Père les préceptes de la résignation et il supporta sans se plaindre, partageant même

ses quelques derniers morceaux avec Lisa.

Il semblait pourtant que les Van Huyk devaient avoir enduré

suffisamment de souffrances, mais quand on s'imagine toutes les pauvres familles belges qui ont été laissées mourantes d'inanition, ont été dispersées, ont dû se sauver à l'étranger ou bien encore ont été complètement anéanties ; quand on se rappelle le sort d'Aerschot et de Louvain, il faut admettre que les Van Huyk pouvaient encore s'estimer heureux, même après ce qui leur était advenu, car tous étaient en vie et bien portants. Père Jean même n'avait pas encore été rapporté comme mort ou manquant, tandis que toute la Belgique gisait consternée sous le tardeau horrible des privations, de la misère et de la terreur. Hélas ! la guerre est barbare et l'hiver cruel, et les pauvres gens des provinces éprouvées étaient sans espoir.

Un jour, vers la fin d'octobre, la

porte résonna de coups de crosses de fusils et encore une fois un détachement de soldats en capotes gris-bleu envahit la petite ferme au toit de tuiles de la route de Waterloo. Les soldats avaient bu et étaient bruyants et grossiers.



Ils saccagèrent la maison et juraient parce qu'ils y trouvaient si peu de chose. Du dos de la main, l'un d'eux frappa vieux Grand-Père dans la figure, tandis qu'un autre saisit mère Marie et, en dépit de ce qu'elle se débattait, l'embrassa sur la joue. Des choses plus graves encore auraient pu se passer, lorsqu'un des soldats, furieux de trouver aussi peu de butin, mit finalement le feu à la maison et à la grange.



Comme les flammes s'élevaient rapidement en crépitant, les soldats parurent subitement dégrisés et inquiets. Peut-être n'étaient-ils pas autorisés à faire de telles choses. Nonobstant ils se dirigèrent vers la route, laissant derrière eux la petite maison en flammes.

Mère Marie et Grand-Père sauvèrent ce qu'ils purent de leur humble bien, la première travaillant avec la frénésie du désespoir tandis que des larmes inondaient ses joues, pendant que les traits paisibles de Grand-Père étaient transformés par le défi et la haine. Henri et Lisa, consternés, se tenaient par les mains, dans le jardin d'où, silencieux, ils considéraient avec terreur l'horrible spectacle.

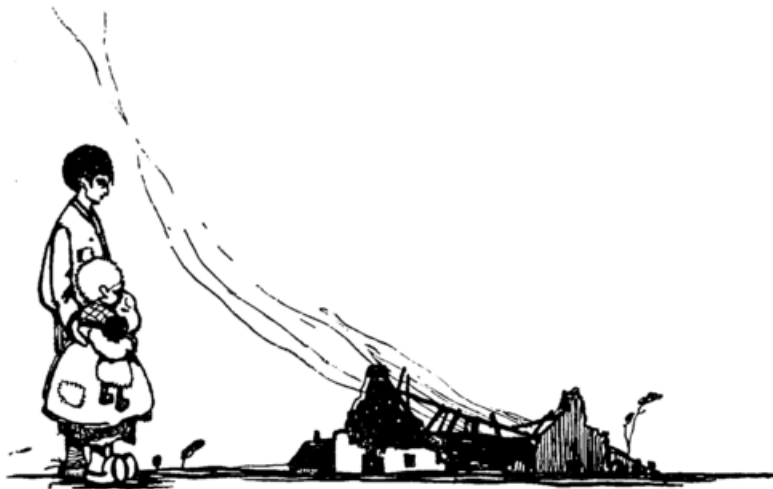
Cette nuit-là ils couchèrent sous le toit de M<sup>me</sup> Verbeeck mais elle, effrayée aussi, ne pouvait les garder, de sorte que le lendemain matin ils retournèrent, tristes et désespérés, vers les ruines fumantes de leur foyer.

Des planches et des tuiles qu'il put trouver, Grand-Père, avec l'aide d'Henri, bâtit une petite cabane formée d'un seul réduit près de l'endroit où se trouvait auparavant la grange ; pendant ce temps, mère Marie cherchait parmi les ruines tels objets qui pouvaient encore venir à point. Ils sauvèrent quelque literie et mère Marie trouva des casseroles et des plats et encore

d'autres choses dont ils pourraient se servir, notamment, son poêle de cuisine en fonte, quoique fendu mais dont les morceaux tenaient encore ensemble. La provision de grain et de légumes, hélas ! était brûlée et perdue ; à peine en restait-il un peu qui pût être consommé.

Grand-Père plaça le poêle dans la cabane et y disposa une table rudimentaire, des bancs et des couchettes. Il avait un cœur vaillant dans sa vieille poitrine, Grand-Père, et quoiqu'il ne parlait pas beaucoup il empêchait mère Marie de se désespérer. Ensuite ils se mirent tous au travail pour ramasser de l'herbe sèche et du foin pour leurs couchettes et, à la tombée de la nuit, leur pauvre petit abri fut prêt.

Quelques jours plus tard, ils entendirent à nouveau le bruit des pas sur la route et de leur porte, virent une



compagnie de soldats allemands passant à la file. Mère Marie ne les craignait plus maintenant, il lui semblait qu'ils avaient commis tout ce dont ils étaient capables. Grand-Père se tenait droit, stoïque et silencieux, mais petite Lisa soudainement sortit en

courant, en poussant un petit cri de joie et en agitant les bras.

Dans la compagnie elle avait reconnu son ami le Bavarois. Il tourna la tête un instant, mais son visage était sans expression et il ne quitta pas les rangs. Aussi Lisa pleura-t-elle de déception.

Mais le jour suivant il revint furtivement après le coucher du soleil. Il était seul et il frappa doucement avant de pénétrer dans la cabane. Sans rien dire, il déposa sur la table un demi-pain de seigle et un petit morceau de lard. Grand-Père le regarda de façon hautaine et avec colère et il s'en fallut de peu qu'il lui jetât tout cela à la face, quand petite Lisa courut joyeusement vers lui. Le soldat eut un sourire attendri en lui caressant la

tête, alors Grand-Père laissa là la nourriture. Puis, le soldat considéra mère Marie d'un regard à l'expression sympathique et triste et disparut dans l'obscurité.

« Il a aussi des petits enfants », dit mère Marie.

Bientôt, le temps devint très froid. Grand-Père arrangea une bêche et forma un talus de terre tout autour de la cabane et disposa des mottes de gazon sur le toit. Il y avait suffisamment de combustible parmi les ruines calcinées de la maisonnette et de ses dépendances, de sorte qu'ils purent s'arranger assez confortablement à l'intérieur de leur cabane, mais tous leurs chauds vêtements d'hiver ayant été brûlés, ils souffraient du froid dès qu'ils sortaient. Leurs chaussures aussi s'usaient et devenaient minces et toutes, sauf une paire de sabots de Grand-Père, avaient été brûlées.

Le pire, c'est qu'il n'y avait rien, sinon peu de travail à faire, alors que tous étaient si laborieux. Mère Marie en souffrit particulièrement et elle passait son temps à côté du poêle, à songer à père Jean et aux jours heureux qui s'en étaient allés.

Une fois que l'hiver et la neige furent venus, leur existence ne fut plus qu'une lutte plus désespérée de tous les instants contre la faim et le froid. Plusieurs fois ils reçurent de l'ami bavaois de Lisa, du pain qu'il apportait à la dérobée mais ils ne savaient jamais ce que le lendemain leur réserverait. Beaucoup de leurs voisins avaient fui, mais Grand-Père insistait pour que les siens restassent sur leur terre, et vraiment ils ne connaissaient aucun endroit où ils pourraient se réfugier.

Un jour, le jeune Bavarois vint précipitamment et jeta un sac de pains sur la table. Il ne put expliquer où il l'avait eu, peut-être l'avait-il volé. Mais il leur fit comprendre qu'il avait reçu l'ordre de partir vers l'Ouest et qu'il ne pourrait plus revenir. Ils furent tous tristes et émus. Alors le soldat souleva petite Lisa et l'embrassa longuement et avec effusion et serra la main des autres. Même Grand-Père ne la lui refusa pas.

« Adieu », dit mère Marie « et que Dieu vous garde ».

« Adieu », dit le soldat en un français étrange, et quand il sortit il y avait des larmes dans ses bons yeux bleus.

« Il a des petits enfants à la maison », dit encore mère Marie. « J'espère qu'il pourra retourner auprès d'eux. »

Mère Marie prit le pain et le cacha après avoir évalué la plus petite quantité nécessaire pour soutenir chaque jour le corps et l'âme. Alors ils s'assirent tous et attendirent. Il n'y avait rien d'autre à faire.

---

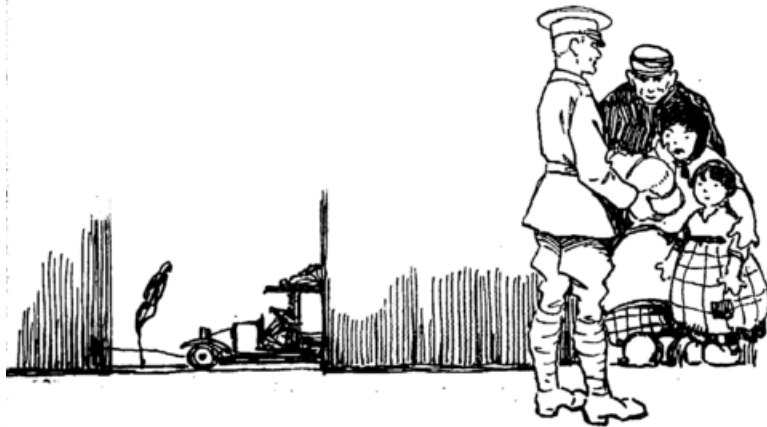
## CHAPITRE VII

Chaque soir et chaque matin mère Marie récitait avec ferveur ses prières à la Vierge et finalement le secours leur vint.

Un homme étrange qui parlait anglais visita la cabane, prit leurs noms et fit un rapport sur leur situation. Mère Marie avait appris quelques mots d'anglais de certains de ses clients de l'Avenue Louise, et elle comprit qu'il allait apporter des choses qui avaient été envoyées par un grand bateau d'au delà de la mer, par des personnes compatissantes qui avaient entendu dans quelles conditions lamentables se trouvaient Grand-Père, mère Marie et Henri et petite Lisa. Tous attendirent anxieusement son retour.

Quelques jours après il revint en

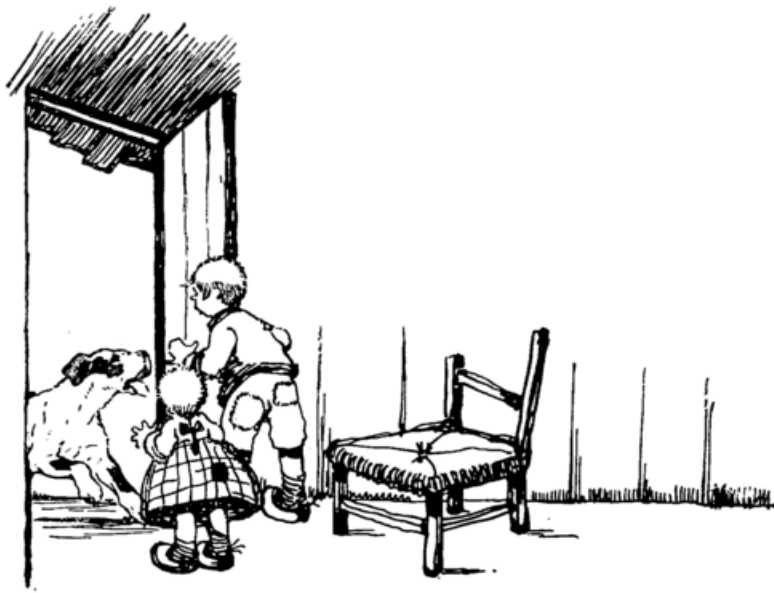
automobile et leur apporta une grande boîte. Il les exhorta à avoir beaucoup de courage et dit qu'il se pourrait qu'il apportât davantage plus tard. C'était un homme vif, affairé, mais ne manquant pas de bienveillance. Il s'en alla précipitamment.



La famille se réunit autour de la boîte comme Grand-Père l'ouvrait et, avec beaucoup d'intérêt, tous regardèrent en retirer de la farine, du thé, du sucre et des vêtements. Sur ce, mère Marie tomba à genoux à côté de sa couchette en enfouissant sa tête dans ses bras, et ils attendirent tous, tête baissée, pendant qu'elle adressait ses actions de grâces au Ciel.

Puis ils commencèrent à examiner les vêtements : il y avait un paletot de fourrure gris pour mère Marie, un peu dénudé au col et aux poignets, mais

très chaud. Il y avait des souliers, des bas et des habillements de dessous, une jaquette rouge



qui pouvait être raccourcie pour Lisa et d'autres habillements qui pouvaient être transformés en paletot pour Henri. Pour Grand-Père il y avait un singulier tricot qui, il l'apprit plus tard, était, une vareuse. Elle était noire, très épaisse et marquée d'un grand D brodé en vert sur le devant. Grand-Père ne

comprit pas le sens de cette lettre mais il trouva la vareuse très chaude.

Au fond de la boîte, il y avait un livre d'enfants avec les plus étonnantes images de féeries, avec des personnages bizarres en couleurs éclatantes et des vers en une langue étrangère ; il y avait aussi un rouleau de coton à pansement et quelques médicaments dans des bouteilles.

Ils étaient tous transportés de joie quand Henri dit tout à coup : « Maintenant si père Jean pouvait revenir ».

À ces mots mère Marie devint plus triste et petite Lisa ajouta : « Et le bon gros Pierrot poilu ».

Sur ces entrefaites, la nuit était tombée et comme ils n'avaient pas de lumière, mère Marie leur dit qu'ils devaient tous aller se coucher. À ce moment l'oreille fine d'Henri perçut un étrange bruit, comme si l'on reniflait et qu'on grattait à la porte. Alors, un aboiement court et aigu se fit entendre.

Henri courut ouvrir la porte et là apparut le bon vieux Pierrot lui-même, très décharné et maigre, mais Pierrot ! quand même.

Petite Lisa se précipita sur lui tout bonnement comme elle avait l'habitude de le faire au temps béni des jours passés, mais un gémissement

plaintif lui répondit. Grand-Père l'écarta doucement et le pauvre vieux Pierrot fit de son mieux pour sauter gaiement sur eux avec de petits cris de joie pour leur prouver combien il était heureux.

Oui, il était rentré à la maison, revenu parmi les visages aimés et les mains caressantes dont il avait rêvé pendant si longtemps. Il pouvait à peine se contenir tant il était joyeux et, dans son exubérance, il agitait son moignon de queue au point de le détacher. Oh ! si seulement il avait pu parler et tout leur raconter.

Vraiment, c'était une étrange petite demeure ; tout ce qui l'entourait était bizarre. Mais enfin, c'était le foyer, parce qu'ici étaient ses maîtres, ses chers êtres et, après tout, ce sont eux seuls qui comptent.

Grand-Père comprenait le langage des chiens et devina que Pierrot était blessé, de sorte qu'aussitôt qu'il put calmer les enfants et le chien il emmena ce dernier dehors et l'examina au clair de la lune.

« Pierrot a été un bon soldat », dit-il. Alors il envoya Henri prendre le rouleau de bandage et les bouteilles. Ainsi vous voyez que les gens compatissants de l'autre côté de la mer devaient avoir entendu parler de Pierrot aussi.

« Je crains qu'il soit boiteux pour toujours » dit Grand-Père. Mais les enfants ne parurent pas s'en inquiéter beaucoup. Pas plus que Pierrot, du reste, car après qu'il eût mangé le croûton de pain que mère Marie lui

avait donné, et après leur avoir léché les mains encore une fois à tous, avec un grand soupir de bonheur, il s'étendit sur le couvre-pieds usé et roussi de la couchette d'Henri et s'endormit en ronflant bruyamment...



# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Patriciafr
- Alexis Jazz
- Bernard54
- Kaviraf
- Viticulum
- Lamylo
- Manseng
- Guillaumelandry
- VIGNERON
- Acélan
- Hsarrazin
- Hektor

- Cantons-de-l'Est
- Artocarpus
- Fabrice Dury
- Tylwyth Eldar
- Toto256
- JLTB34
- Ernest-Mtl
- Reptilien.19831209BE1
- Sixdegrés
- Girart de Roussillon
- Newnewlaw
- Hector
- El Verdugo
- \*j\*jac

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)